

NOUVEAU
JOURNAL
HELVÉTIQUE,
OU
ANNALES
LITTÉRAIRES ET POLITIQUES
DE
L'EUROPE,
ET
PRINCIPALEMENT
DE
LA SUISSE.

— — —
DÉDIÉ AU ROI.

DECEMBRE 1771.

A NEUCHÂTEL,
DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ
TYPOGRAPHIQUE.

1000

1000

1000

1000

1000

1000



N O U V E A U

JOURNAL HELVÉTIQUE.

DECEMBRE 1771.

P R E M I E R E P A R T I E.

ANNALES LITTÉRAIRES DE LA SUISSE.

I. ENCYCLOPÉDIE, ou Dictionnaire universel raisonné, des connaissances humaines. TOME VII. Yverdon, 1771.

Il y a long-tems que le Canada est connu des Européens. Plusieurs écrivains ont entrepris de tracer le caractère des peuples qui l'habitent ; cette tâche ne paraissait rien moins que difficile ; pourquoi se trouve-t-il tant de contradictions dans leurs différens tableaux ? Les uns affirment que les Iroquois,

par exemple , ont un goût décidé pour l'éloquence & la poésie , qu'on ne peut être considéré parmi eux qu'autant qu'on excelle dans la rhétorique ; leurs harangues traduites par des gens qui n'entendaient pas la langue de ces peuples sont admirables. D'autres assurent qu'ils ne peuvent pas compter au-delà de dix , que leurs cabanes , leurs canots sont de la plus mauvaise construction , qu'ils n'ont aucune idée de la valeur des choses. Il y a eu manifestement de l'exagération dans le bien & le mal que l'on a dit sur leur compte.

La stupidité est le caractère naturel & général de l'Américain sauvage. Il n'est proprement ni vertueux ni vicieux. Timide , faible , obligé de chercher continuellement sa subsistance , victime de la superstition & de l'erreur , il s'égare sans le savoir , & ne croit pas en être plus malheureux. Son bonheur consiste à ne point réfléchir , à vivre dans l'inaction , à dormir beaucoup , à trouver au besoin une nourriture suffisante , à digérer tranquillement quand il a bien diné. Il ne construirait pas de cabane , s'il n'y était contraint par l'inclémence des saisons. La faim seule peut l'obliger de la quitter , il ne prévoit rien , sa raison ne se perfectionne point , il reste enfant jusqu'à la mort. Il est vindicatif par faiblesse , & atroce dans ses vengeances par insensibilité. Tout

est habitude chez lui. Lorsque l'on découvre le Canada, les Iroquois faisaient la guerre aux Hurons, ils la leur font encore aujourd'hui. L'ignorance seule suffit pour les rendre présomptueux; ils se font de la divinité l'idée absurde d'un être mal-faisant qu'il faut chercher à apaiser. L'autorité la plus respectée chez les sauvages est celle des vieillards, aussi long-tems qu'il leur reste assez de forces pour agir & se procurer eux-mêmes leur nourriture; mais au moment où ils sont épuisés, décrépits, personne ne les aide, on ne leur porte point à manger, ils périssent misérablement. Cette ingratitude qui fait horreur ferait-elle une loi de la nature? Ne s'intéresserait-elle qu'à l'individu qui croît, & non à celui qui dépérit après être parvenu au degré de force qu'il pouvait acquérir? Cependant, malgré de tels procédés, on a prétendu que les sauvages sont moins barbares que les peuples policés chez qui les crimes sont si fréquens. On a prétendu que l'introduction des sciences & des arts parmi ces derniers avait donné lieu à de tels excès; on s'en est pris aux loix elles-mêmes de l'établissement du despotisme, sans distinguer l'abus condamnable de l'usage légitime, & sans considérer que les esclaves sont aussi souvent que les tyrans sans la cause de leur infortune, & que la

liberté peut avoir moins à se plaindre de ceux qui l'envahissent que de ceux qui ne la défendent pas. Lequel est plus heureux, ou de l'Asiatique soumis aux caprices d'un sultan barbare, ou du Huron uniquement gouverné par ses penchans physiques ? On n'hésitera pas à prononcer en faveur de ce dernier. Mais y a-t-il plus de bonheur réel dans la vie du sauvage que dans la constitution sociale ? Ces deux états sont si opposés l'un à l'autre, qu'ils excluent toute comparaison. Il faudrait d'ailleurs connaître exactement tous les biens & les maux qui accompagnent ces deux genres de vie, avoir été élevé en sauvage & en homme civilisé, ce qui est impossible. Un Hottentot éduqué en Hollande, & reconduit au cap de Bonne-Espérance, jette ses vêtemens, & regagne avec joie les huttes de ses compatriotes. Le Taitien Aotourou amené à Paris par M. de Bougainville, retourne dans son isle sans aucune répugnance. En conclura-t-on que l'un & l'autre gagnaient au change ? Ils le croyaient, sans doute ; mais n'étaient-ils point dans l'erreur ? Ainsi ces faits ne décident point la question. Tout ce qu'on peut en conclure, c'est qu'il est des situations qui flattent l'homme social, & qui feraient le tourment du sauvage. La liberté paraît à celui-ci le bien suprême, comment

lui fera-t-on comprendre que ce soit un avantage pour lui d'y mettre des bornes ? Tous les raisonnemens des philosophes échoueront contre ce premier instinct si naturel & si général.

Telle est en peu de mots l'idée que l'on a lieu de concevoir des sauvages par qui le Canada est habité, & de leur *caractere national*. N'est-il pas surprenant de trouver dans un pays où l'espece humaine paraît en quelque sorte abrutie, des animaux vivans en société, & dont l'industrie excite l'admiration des physiciens ? On voit que c'est des *castors* dont il est question. Trop souvent décrits par les voyageurs, & trop connus pour qu'il soit nécessaire d'entrer ici dans les détails, nous nous bornerons à quelques observations générales, en empruntant le langage de l'un des plus célèbres naturalistes de ce siècle. Autant, dit M. de Buffon, l'homme s'est élevé au dessus de la nature, autant les animaux se sont abaissés au dessous; soumis, réduits en servitude, ou traités comme rebelles & dispersés par la force, leurs sociétés se sont évanouies, leur industrie est devenue stérile, leurs faibles arts ont disparu. Chaque espece n'a conservé que ses propriétés individuelles, perfectionnées ou par l'éducation ou par la crainte & la nécessité de

pourvoir à sa sûreté. Quelles vues, quels desseins pourraient avoir des esclaves sans ame, ou des relégués sans puissance ? Ramper ou fuir, tel est le sort de la plupart des animaux. Aussi ne reste-t-il aucun vestige de leur merveilleuse industrie, que dans ces contrées éloignées & désertes, ignorées de l'homme pendant une longue suite de siècles. Les *castors* sont peut-être le seul exemple qui subsiste comme un ancien monument de l'intelligence des brutes ; ils annoncent des projets communs, des vues relatives ; projets qui ayant pour base la société, & pour but une digue à construire, une bourgade à élever, une république à fonder, supposent aussi une manière quelconque de s'entendre & d'agir de concert.

Le *castor* seul & isolé est inférieur à plusieurs espèces d'animaux pour les qualités individuelles ; son génie & ses talens ne brillent que lorsqu'il est réuni en société ; encore une société de castors ne songe-t-elle à bâtir que lorsqu'ils habitent un pays libre où ils ne craignent pas d'être fort inquiétés. On en trouve dans le Languedoc, le long du Rhône, & dans d'autres contrées de l'Europe ; ils y vivent séparés, solitaires, fugitifs, & dans des terriers.

Cet animal est assez doux & tranquille, un peu triste, sans passions violentes, ja-

loux cependant de sa liberté. Seul, il a peu d'industrie, encore moins de ruses, rien ne le distingue extérieurement que sa conformation, & une organisation singulière, qui fait en quelque sorte la nuance des quadrupèdes aux poissons, comme la chauve-fouris fait celle des quadrupèdes aux oiseaux. C'est cependant de cette conformation bizarre en apparence, que le *castor* tire les avantages qui le rendent si supérieur aux autres animaux. Chacun connaît l'art admirable avec lequel ces animaux construisent une digue fortifiée d'un pilotage régulier, & rendue plus solide encore par un talut opposé à l'impétuosité des eaux. Mais comment ces animaux s'y prennent-ils pour enfoncer des pieux ? Un *castor* en tient un perpendiculairement, tandis que d'autres plongent & creusent le trou dans lequel il doit entrer. Des branches d'arbres entrelacées garnissent l'intervalle des pieux, de la terre glaise bien battue couvre tout l'ouvrage, & empêche l'eau de couler au travers. La chaussée à laquelle on a donné douze pieds d'épaisseur à sa base, n'en a plus que deux ou trois au sommet où l'on pratique des décharges de superficie pour écouler l'excédant des eaux, au cas que la rivière vienne à hausser. Se fait-il quelque crevasse à la digue, elle est

incessamment remplie , chacun veille à la conservation du grand ouvrage public. Lorsqu'il est achevé, les *castors* se divisent par compagnie pour travailler aux habitations particulières ; la même intelligence y préside ; chaque cabane, plus ou moins grande, à proportion du nombre de ceux qui doivent l'occuper , est bâtie sur pilotis , au bord de l'étang que la digue a formé , avec deux issues , l'une pour aller à terre , l'autre pour se jeter dans l'eau , & un magasin pour les provisions communes. Toute la société ainsi logée , la paix s'y maintient sans altération. Si quelqu'ennemi du dehors approche , la république entière en est avertie , & chacun prend ses précautions. Les *castors* prennent le bain régulièrement , la tête & les parties antérieures sont élevées , & les postérieures sont plongées dans l'eau. De là vient que les premières ont la qualité & le goût de la chair des quadrupèdes , tandis que le reste du corps a toutes les qualités de celle des poissons.

Des animaux si industrieux , si sociables , ne devraient-ils pas toujours jouir en paix du fruit de leurs travaux ? Leur fourrure , dont les hommes ont appris à connaître le mérite , cause leurs maux. La chasse des *castors* se fait principalement en hiver , on les tue à l'affût , on leur tend des pièges ,

leur étang se gele, alors on attaque leurs cabanes, ils s'enfuient sous l'eau; mais comme ils ne peuvent pas y rester longtemps, ils viennent respirer à des ouvertures que les chasseurs ont pratiqué dans la glace, & on les y tue à coups de hache. Si l'ennemi a trop affaibli la société, elle ne se rétablit plus. Ceux qui ont échappé à la mort ou à la captivité se dispersent; leur génie flétri par la crainte s'enfuit avec eux dans un terrier, & chaque *castor* uniquement occupé de ses besoins pressans & individuels, perd sans retour les qualités sociales qu'on admirait en lui. On trouve cependant des *castors* que l'on pourrait nommer *solitaires*, & qui, rejetés de la société à cause de leurs défauts peut-être, vivent isolés dans un boyau sous terre, comme le blaireau. Ceux-ci creusent sur le bord des eaux un terrier qui a quelquefois plus de 100 pieds de long; ils pratiquent au bas un étang pour y prendre le bain. Ils ont soin que l'intérieur de leur domicile aille toujours en s'élevant, afin de pouvoir se garantir des eaux, à mesure qu'elles haussent par l'effet des inondations, &c.





II. *Histoire militaire des Suisses dans les différens services de l'Europe, composée sur des piéces & ouvrages authentiques, jusqu'en 1771. Par M. May de Romainmotier, avec cette épigraphe, Ad majorem gloriam patriæ. Tom. I. Berne, chez la Société Typographique, 1772. vol. 8. de 576 pages, sans la préface & la table.*

IL a paru depuis quelques années deux ouvrages sous le même titre, composés par M. le baron de Zurlauben; mais ils n'avaient pour objet que le service militaire des Suisses en France, & ne s'étendait pas au-delà de 1748. M. May embrasse dans son plan l'histoire militaire de ses compatriotes au service des différentes puissances de l'Europe, qui les emploient ou comme gardes du corps, ou en qualité de troupes auxiliaires; & le tableau qu'il en trace renferme les détails de la dernière guerre jusques à la paix de 1763, de même que l'état actuel du militaire Suisse, & les noms des principaux officiers qui le composent.

L'auteur partage son ouvrage en deux volumes; le premier que nous annonçons est divisé en trois livres; il contient l'introduction générale, le service de France &

celui de la maison d'Autriche. L'avant-propos que l'on trouvera à la tête du second volume indiquera son objet, & ce sera sans doute le service des autres puissances.

L'introduction générale présente un récit abrégé des principales guerres soutenues par la nation Helvétique, & des batailles les plus mémorables qu'elle a livrées, soit pour la défense de sa liberté, soit pour celle de ses alliés. On y voit des détails sur la manière de combattre des Suisses, leur discipline, & tout ce qui peut se rapporter à la tactique.

Le second livre, qui contient l'histoire militaire des Suisses en France, est précédé d'une introduction particulière, où l'on trouve tous les traités entre cette couronne & le corps Helvétique, l'époque des différentes levées de troupes, l'origine de tous les régimens aujourd'hui sur pied, une dissertation sur la charge de colonel-général des Suisses & Grisons, sur le régiment des gardes Suisses, & en un mot tout ce que peut présenter d'intéressant une matière si honorable & si glorieuse pour la patrie.

Il est question dans le troisième livre du service de la maison d'Autriche, que l'auteur traite en suivant le même plan. Après s'être procuré toutes les lumières possibles,

réfolu de ne travailler que fur des mémoires & des titres authentiques, dont il promet au public de donner une collection précieufe, fous le titre de *Code militaire des Suiffes, à l'ufage de l'histoire militaire de cette nation, dans les différens fervices de l'Europe*, fans y comprendre cependant celui de France, les ouvrages de M. Zurlauben ayant déjà traité cette matiere. Ce code fera terminé par des tablettes fur les appointemens accordés aux régimens de la nation, &c.

On comprend aifément qu'un ouvrage tel que celui-ci, quelque'intéreffant qu'il puiſſe être pour les militaires, n'est pas fuſceptible d'un extrait fuivi. On verra par la lecture des détails, qu'outre la valeur & la fermeté que perſonne ne conteſte à nos ancêtres, ils ſe font diſtingués dans tous les tems par leur franchise, leur fidélité envers leurs alliés, & en bien des occaſions, par un déſintéreffement & une généroſité dont on ne leur a pas ſouvent tenu aſſez de compte. Nous nous bornerons donc à un petit nombre de faits particuliers qui nous ont paru mériter l'attention de nos lecteurs de tous les ordres.

Dans la bataille de Pavie, 4000 Suiffes reſterent étendus fur le champ de bataille, fans qu'aucun eût quitté ſon rang. Les

cent Suiffes combattans près de la perfonne du roi, fe firent tous tuer en défendant ce prince. Après qu'il fe fût rendu prifonnier, moins touché de fon fort que de celui de fes braves alliés, il dit à Lau-noy viceroi de Naples, *fi tout le monde avoit fait fon devoir comme ces braves gens, je ne ferois pas votre prifonnier, mais vous feriez les miens.* Il reftait un corps de Suiffes en même nombre, la plupart de leurs chefs avaient perdu la vie, ils fe formerent en bataillon quarré ; mais abandonnés par toute l'armée Françaife, & entourés de celle des ennemis, ils ne pouvaient prendre d'autre parti que celui de fe rendre aux conditions honorables que leur offrit le connétable de Bourbon. Cependant les cantons furent indignés de cette capitulation, & punirent les officiers qui l'avaient fignée. Ils réfolurent auffi que l'on ferait de nouvelles levées pour la défense de cette couronne, & que vu l'épuifement des finances, *on attendrait des tems plus favorables pour en demander le paiement.*

Immédiatement après l'affassinat de Henri III, fon fucceffeur légitime Henri roi de Navarre fe trouvait environné, ou d'ennemis fecrets, ou de gens qui hési-taient à le reconnoître pour leur fouverain. Les colonels & les capitaines Suiffes qui fervaient

dans son armée, donnerent l'exemple à ses propres sujets, & furent les premiers qui firent hommage à ce prince en qualité de roi de France. Henri les en remercia en déclarant *qu'il leur devait son salut & celui de son royaume, & qu'il n'oublierait jamais ce service essentiel.*

Si l'on est curieux de savoir quel peut être le nombre des troupes levées en Suisse pour le service de France, depuis le regne de Louis XI jusques à présent, l'auteur dont nous analysons l'ouvrage nous apprendra que par une récapitulation exacte, ce nombre se monte à 540225 hommes, & celui des troupes Suisses qui en 1748 étaient au service des différentes puissances de l'Europe, allait à 76740 hommes. Enfin pour faire connaître avec quelle distinction les Suisses servent en France, il suffit de dire qu'il s'y trouve actuellement de cette nation 11 lieutenans-généraux, 21 maréchaux de camp, 26 brigadiers, & plus de 91 officiers à brevets, colonels, lieutenants-colonels & majors d'infanterie. Il y a enfin deux grands-croix & deux commandeurs de l'ordre de S. Louis, deux grands-croix & deux commandeurs de l'ordre du Mérite.

L'histoire militaire des Suisses au service de la maison d'Autriche offre peu de faits remarquables. Il est assez singulier que
l'union

l'union héréditaire entre cette maison & le corps Helvétique doive son existence au besoin que l'empereur Sigismond eut dû secours des Suisses contre Charles, duc de Bourgogne, qu'il avait sollicité & déterminé à leur faire la guerre. Les successeurs de Sigismond ont eu soin de faire renouveler ce traité à leur avènement au trône impérial. Les cantons avaient accordé aux empereurs la levée de quelques régimens, pendant les guerres entre les maisons d'Autriche & de Bourbon, de même que pour la garde des quatre villes forestières; l'empereur Francois I. avait même créé une compagnie de cent Suisses pour la garde de sa personne; mais toutes ces troupes ont été successivement licenciées, & il n'en existe plus aucune aujourd'hui; ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait eu dans tous les tems plusieurs officiers Suisses de naissance, qui se sont distingués au service de la maison d'Autriche. Les noms de ceux qui ont été décorés des premières dignités militaires, quoiqu'ils ne commandassent pas des corps de leur nation, méritaient d'avoir place dans un ouvrage tel que celui-ci.





III. Commentariolus de antichristo , &c.
*c'est-à-dire , Dissertation sur l'antechrist ,
 par J. H. Osswald , premier Pasteur de l'é-
 glise de Schaffouse , & doyen de la V. com-
 pagnie des Pasteurs de cet Etat. Bâle , 1771.*

CE n'est point ici, comme on pourrait l'imaginer, une répétition fastidieuse de tout ce que l'on a dit contre l'église romaine, dans ces écrits polémiques, qui heureusement vont se perdre dans l'oubli. Le pieux auteur de cette brochure ne va plus chercher à Rome celui qui mérite la qualification odieuse d'*Antechrist*. La doctrine du concile de Trente reconnaît par-tout la divinité de JESUS-CHRIST, & la nécessité de son sacrifice. Il ne remonte pas non plus dans les siècles voisins de la naissance du christianisme, pour trouver quelqu'un qui soit digne de ce nom injurieux. *Septime Severe* fut un tyran cruel, qui fit couler de toutes parts le sang innocent des disciples de CHRIST; mais ce persécuteur de la foi ne s'érigea jamais en docteur de l'église; il ne connut pas même le *mystere de piété* que l'antechrist s'efforce de détruire. M. Osswald, après avoir examiné divers textes de l'écriture & des peres, trouve

que l'antechrist n'est autre chose que cette foule de docteurs qui se disent chrétiens, mais qui, abusés par une sagesse mondaine, s'opposent à la doctrine de la divinité & de la satisfaction de JESUS-CHRIST. On se tromperait encore, si l'on soupçonnait l'auteur de se livrer à la mauvaise humeur, trop ordinaire à ceux qui traitent des matieres de ce genre; vivement pénétré de la vérité & de l'excellence de la doctrine chrétienne, il n'oublie point que le seul moyen de la défendre, c'est l'union, le support & la charité. Il blâme le zele imprudent de ceux qui portent jusques dans la chaire la controverse avec les esprits forts, ou ceux qu'on désigne par le nom injurieux d'hérétiques. Je respecte, dit-il, le motif qui les anime, mais ils me permettront de croire qu'ils feraient mieux de s'abstenir de ces combats aussi dangereux qu'inutiles: on peut raisonner sur des choses naturelles; mais pour les vérités d'un ordre plus sublime, en vain tenteriez-vous de les appuyer sur de longs raisonnemens; elles sont au-dessus de la raison. Expliquer la vérité avec une noble simplicité, recommander hautement la modestie qui convient si bien à nos vues bornées, confirmer ses discours par une vie innocente, par la douceur, la charité & l'humilité, qui relevent le

prix des vertus, c'est le devoir de tout bon ecclésiastique, & c'est le moyen d'arrêter les progrès de l'incrédulité.



IV. *Voyage autour du monde par la frégate du roi la Boudeuse, & la flûte l'Etoile, en 1766, 1767, 1768 & 1769. 2 vol. in-8°, nouvelle édition, augmentée. Neuchâtel, de l'imprimerie de la Société Typographique, 1772.*

LE voyage que nous annonçons, & dont M. de Bougainville est l'auteur, ne doit point être confondu avec le grand nombre d'ouvrages de ce genre, qui sont entre les mains du public. L'utile & l'agréable s'y trouvent réunis dans un degré éminent. De nouvelles lumières sur l'art de la navigation, la découverte de diverses contrées inconnues aux Européens, une route frayée au travers de la mer du Sud, entre les tropiques, un grand nombre d'observations judicieuses sur la géographie, l'histoire naturelle, les mœurs de plusieurs peuples sauvages, des détails curieux présentés avec tout l'agrément possible, tels sont les principaux traits qui caractérisent cette relation. On y verra l'histoire de l'expulsion des

jésuites du Paraguay , événement dont l'auteur fut le témoin , une description des isles Malouines , du détroit de Magellan , si redouté des navigateurs , & de l'isle Taiti , jusques alors entièrement inconnue , un tableau du gouvernement des Hollandais à Batavia , en un mot , un voyage autout du monde entrepris dans les vues les plus louables & les plus intéressantes , & exécuté au travers de mille périls , avec autant d'habileté que de bonheur. La France avait conçu en 1764 , le dessein de former un établissement dans les isles Malouines , M. de B. avait été chargé de cette expédition ; mais l'Espagne ayant révendiqué ces isles , comme étant une dépendance de l'Amérique méridionale , ce même officier reçut ordre , deux ans après , de faire la remise de cet établissement , & de se rendre ensuite aux Indes orientales en traversant la mer du Sud par une route peu pratiquée auparavant. Il s'embarqua donc au commencement de Décembre 1766 , ayant à bord un astronome , un botaniste , & ce qui n'est rien moins qu'ordinaire , un prince de l'illustre maison de Nassau-Siegen , qui n'hésita point de s'exposer à tant de dangers , pour acquérir des connaissances utiles.

Nous ne suivrons point M. de Bougainville dans les détails d'une aussi longue

navigation ; il suffira de mettre sous les yeux de nos lecteurs, quelques-uns des mor-
 les plus intéressans dont cet ouvrage est
 enrichi.

Après avoir donné une description des
 établissemens des Espagnols sur la riviere
 de La Plata, de même que de la ville de
 Buenos-Ayres & de ses environs, M. de
 B. s'attache particulièrement aux missions
 des jésuites dans le Paraguaï, à la maniere
 dont ils gouvernaient les peuples qu'ils
 s'étaient soumis, & au succès des mesures
 prises par le gouverneur Espagnol, pour
 s'assurer de ces religieux. Il paraît au premier
 coup d'œil que ces peuples devaient jouir
 du sort le plus heureux. Un gouvernement
 magique, fondé sur les seules armes de la per-
 suasion, une société qui habite une terre fer-
 tile, sous un climat fortuné, dont tous les
 membres sont laborieux, & où personne ne
 travaille pour soi, tous les fruits de la cul-
 ture rapportés au magasin public, & distri-
 bués à chacun selon ses besoins, un peu-
 ple qui ne connaît ni rangs, ni distinctions,
 également à l'abri des richesses & de l'indi-
 gence, peut-il ne pas être heureux ? Mais,
 dit M. de B. en matiere de gouvernement,
 un intervalle immense sépare la théorie de
 l'administration. Une vie entièrement uni-
 forme, aucune propriété, produisaient chez

les sujets des jésuites le plus mortel ennui, ils quittaient la vie sans la regretter, & mouraient sans avoir vécu. Aussi lorsque les Espagnols pénétrèrent dans les missions, ce grand peuple administré comme un couvent, fut empressé de rompre sa clôture. Les jésuites représentaient ces Indiens comme une espece d'hommes qui ne pouvaient jamais parvenir qu'à l'intelligence des enfans. La vie qu'ils menaient, dit M. de B. empêchait ces grands enfans-d'avoir la gaieté des petits.

Nous passerons sous silence tout ce qu'on trouve dans cet excellent voyage sur le détroit de Magellan, & qui intéresse particulièrement les navigateurs, pour nous arrêter à l'isle de *Taiti*, dont M. de B. fit la découverte, & où les deux vaisseaux qu'il commandait trouverent une relâche si agréable. En lisant la description qu'en fait notre voyageur, on ne peut que souscrire au nom de *nouvelle isle de Cythere* qu'il lui donna; on croit y retrouver l'âge d'or si vanté par les poètes. Le peuple par qui elle est habitée est doux & bienfaisant. Les Taitiens jouissent dans le sein de la paix, & sous un climat favorable, des biens les plus précieux de la nature, la pureté de leurs mœurs les rend dignes d'un sort si heureux. Ils mériteraient de n'ignorer aucune des-

vérités utiles, & des connoissances agréables. Leur religion, leur gouvernement sont également simples.

Les Français se préparaient à quitter ce séjour enchanteur, lorsque le chef de l'île présenta à M. de B. un insulaire nommé *Aotourou*, qui desirait de faire avec lui le tour du monde, & qui fut en effet amené à Paris, d'où après un séjour d'onze mois, il a été renvoyé dans sa patrie par la route la plus sûre, & avec toutes les précautions que l'on a pu employer pour assurer son retour. Cette circonstance qui fournit divers détails amusans, devient d'autant plus précieuse, qu'elle a mis M. de B. en état de connoître plus exactement les mœurs & même la langue des *Taitiens*. *Aotourou* devenu citoyen de Paris, estropiant à peine quelques mots de Français, parcourait seul & sans s'égarer les rues de cette grande ville. Il aimait passionnément la danse, l'opéra était son spectacle favori, il en connoissait les jours, s'y rendait seul, & payait à la porte comme les autres. Sensible aux bienfaits, & plus encore aux marques d'amitié, Madame la duchesse de Choiseul s'était acquis les plus justes droits sur sa reconnaissance, & combien n'en doit-il pas à M. de B. lui-même, qui consacra une somme de 36000 livres, le tiers de son bien, pour armer le

vaisseau qui devait procurer à Aotourou le plaisir de revoir sa patrie? L'arrivée d'un homme né dans un pays si éloigné ne pouvoit que frapper singulièrement les Parisiens. Qu'il nous soit permis de transcrire ici une partie de ce que M. de B. dit à ce sujet. Ce seul morceau suffira pour faire connaître & la façon de penser & le style de l'auteur. " L'empressement, dit-il, a été vif pour voir Aotourou, curiosité stérile, qui n'a servi presque qu'à donner des idées fausses à des hommes persifleurs par état, qui n'approfondissent rien, & qui, livrés à des erreurs de toute espece, ne voient que d'après leurs préjugés & décident cependant avec sévérité, & sans appel. Comment, par exemple, me disaient quelques-uns, dans le pays de cet homme on ne parle ni Français, ni Anglais, ni Espagnol? Que pouvais-je répondre? Ce n'était pas toutefois l'étonnement d'une question pareille qui me rendait muet; j'y étais accoutumé, puisque je savais qu'à mon arrivée, plusieurs de ceux même qui passent pour instruits, soutenaient que je n'avais pas fait le tour du monde, puisque je n'avais pas été en Chine. D'autres Aristarques tranchans prenaient & répandaient une fort mince idée du pauvre insulaire, sur ce qu'a-

„ près un séjour de deux ans avec des
 „ Français, il parlait à peine quelques
 „ mots de la langue. Ne voyons-nous pas
 „ tous les jours, disaient-ils, des Italiens,
 „ des Anglais, des Allemands auxquels un
 „ séjour d'un an à Paris suffit pour ap-
 „ prendre le Français? J'aurais pu répondre,
 „ peut-être avec fondement, qu'indépen-
 „ damment d'un obstacle physique que
 „ l'organe de cet insulaire apportait à ce
 „ qu'il pût se rendre notre langue fami-
 „ lière, cet homme avait au moins 30 ans,
 „ que jamais sa mémoire n'avait été exer-
 „ cée par aucune étude, ni son esprit af-
 „ sujetti à aucun travail; qu'à la vérité un
 „ Anglais, un Italien, un Allemand pou-
 „ vaient en un an jargonner passablement
 „ le Français; mais que ces étrangers
 „ avaient une grammaire pareille à la
 „ nôtre, des idées morales, physiques,
 „ politiques, sociales, les mêmes que les
 „ nôtres, & toutes exprimées par des mots
 „ dans leur langue, comme elles le font
 „ dans la langue Française, qu'ainsi ils
 „ n'avaient qu'une traduction à confier à
 „ leur mémoire exercée dès l'enfance. Le
 „ *Taitien* au contraire, n'ayant que le pe-
 „ tit nombre d'idées relatives d'une part
 „ à la société la plus simple & la plus bon-
 „ née, de l'autre à des besoins réduits au

„ plus petit nombre possible , aurait eu à
 „ créer, pour ainsi dire, dans un esprit
 „ aussi paresseux que son corps, un monde
 „ d'idées premières, avant que de pouvoir
 „ parvenir à leur adapter les mots de notre
 „ langue qui les expriment. Voilà peut-
 „ être ce que j'aurais pû répondre ; mais
 „ ce détail demandait quelques minutes,
 „ & j'ai presque toujours remarqué qu'ac-
 „ cablé de questions comme je l'étais ,
 „ quand je me disposais à y satisfaire, les
 „ personnes qui m'en avaient honoré,
 „ étaient déjà loin de moi. C'est qu'il est
 „ commun dans les capitales de trouver des
 „ gens qui questionnent, non en curieux
 „ qui veulent s'instruire, mais en juges
 „ qui s'apprêtent à prononcer ; alors, qu'ils
 „ entendent la réponse ou qu'ils ne l'en-
 „ tendent point, ils n'en prononcent pas
 „ moins. „

Nous ne pousserons pas plus loin cet
 extrait d'un ouvrage qui mérite d'être lu
 en entier. Il ne nous reste qu'à rendre
 compte des raisons qui nous ont déterminé
 à y faire un appendice dont il sera aisé de
 sentir la nécessité.

M. B. appelé à naviguer dans des mers
 très-peu connues, se plaint, & avec raison,
 des écrivains qui, donnant des extraits des
 Journaux des voyageurs, en retranchent

tout ce qui peut être utile à la navigation , afin de faire un ouvrage agréable *aux femellettes des deux sexes* , & qui ignorant les termes de l'art dont un marin est obligé de se servir , prennent pour des mots vicieux , des expressions nécessaires & consacrées Aussi M. de B. très-instruit dans l'art de la navigation , en parle-t-il constamment le langage. Mais n'en résulte-t-il point un désavantage considérable pour le plus grand nombre de ses lecteurs , qui ne voulant pas perdre un instant de vue des navigateurs dont le sort les intéresse , & se trouvant arrêtés souvent par des expressions dont le sens leur est inconnu , ne peuvent juger ni de la grandeur & du nombre des périls que ces derniers essuient , ni de l'habileté admirable avec laquelle ils savent s'y soustraire ? Un petit dictionnaire de marine , placé à la fin de cette relation , fait disparaître cet inconvénient : nous l'avons ajouté à notre édition , en prenant pour guide un dictionnaire pareil qui se trouve dans le voyage de D. Pernetty aux îles Malouines , & en le complétant par un grand nombre de termes de l'art qu'emploie M. de B. & qu'on ne trouve pas dans l'ouvrage de ce religieux qui était son aumônier. Notre propre expérience nous

permet d'espérer qu'on nous tiendra quelque compte de ce soin.

V. M. Mathey, originaire de Vallorbe ; canton de Berne, machiniste du roi de Sardaigne, vient de mourir à Turin, où il était établi depuis plusieurs années. Cet homme célèbre emporte les regrets de Sa Majesté, du prince royal & des ministres. Le roi a déclaré qu'il prendrait soin de sa veuve & de ses enfans. Son génie fécond & inventif avait perfectionné toutes les machines pour la filature des soies, & pour forer les canons en masse ; il avait aussi fait divers changemens avantageux aux épreuves pour déterminer la force de la poudre, &c. On lui doit des moyens ingénieux pour arrêter la fureur de quelques torrens qui désolaient certaines contrées du Piémont. Le roi le faisait consulter sur tout ce qui avait rapport aux arts, & M. Mathey rendait souvent compte de ses idées à Sa Majesté elle-même. La simplicité de ses mœurs, & une modestie qui accompagne trop rarement les talens, l'ont toujours mis à couvert de l'envie, quoiqu'il fût étranger, & qu'il vécut à la cour. Il laisse un fils aîné qui a été professeur à Berne, & qui est actuellement machiniste du duc de Parme. Nous nous empressons de rendre

ce faible hommage à un compatriote, artiste célèbre, qui a honoré sa patrie en se rendant utile à l'humanité ; & nous continuons à solliciter les amis des lettres & les vrais citoyens, de nous fournir dans l'occasion des mémoires sur la vie & les travaux littéraires des savans ou artistes des différentes contrées de la Suisse.

VI. L'académie de Lausanne vient de perdre M. Clavel de Brenles, qui depuis trop peu de tems remplissoit si dignement la chaire de professeur en droit, & qu'une mort prématurée lui a enlevé. Tous les amis des lettres & de l'humanité ne peuvent que regretter un citoyen qui s'occupa constamment du bonheur de ses semblables, qui, doué des lumieres les plus étendues, & guidé par un génie conciliateur, fesoit son premier devoir du soin de prévenir ou de terminer les procès, & dont le cœur généreux aspirait à des travaux que sa constitution faible & délicate ne pouvait soutenir. On fait de combien d'affaires importantes il fut chargé, à quel point il mérita la confiance de plus d'un souverain, comme celle des particuliers, avec quelle dextérité il fut se conduire, même dans les circonstances les plus épineuses, & quelle

satisfaction il éprouvait lorsque le succès couronnait ses soins assidus. Tous ces faits sont trop connus & trop récents pour qu'il soit nécessaire d'en fournir des preuves , quelque'intéressantes qu'elles pussent être pour notre patrie. Nous bornerons à ces faibles traits l'éloge d'un homme dont le nom nous sera toujours respectable. C'est à la voix publique à y suppléer.



 SECONDE PARTIE.

 NOUVELLES LITTÉRAIRES
 DE L'EUROPE.

F R A N C E.

- I. *Elégies de Propertius, traduites par M. de Longchamp; à Amsterdam, & se trouve à Paris chez Lejay, libraire, rue S. Jacques, au grand Corneille. in-8°. de plus de 600 pages.*

ON nous a donné, il y a environ un an, la traduction des poésies de Catulle & de Tibulle. C'était plutôt une imitation qu'une traduction véritable; mais cette imitation, quelque liberté que se soit donnée l'auteur, n'a pas même le mérite de l'élégance; c'est un ouvrage totalement à refaire. La traduction de Propertius que nous annonçons aujourd'hui mérite plus d'attention.

M. de Longchamp, dans un discours préliminaire

liminaire bien écrit, donne d'abord quelques notions sur la vie de Properce. Cet écrivain naquit à Mévanie, aujourd'hui *Bevagna*, dans le duché de Spolète; on conjecture que son pere était chevalier romain, qu'il prit parti pour Antoine, & qu'après la bataille d'Actium, il fut sacrifié au ressentiment du vainqueur. Properce fut dans l'indigence les premières années de sa vie, & il ne dut ensuite sa fortune & sa réputation qu'à ses talens. Il fut admis parmi ces écrivains célèbres qui composaient la cour d'Auguste, & qui ont immortalisé cet empereur & son siècle. Mecene essaya d'attirer Properce dans la carrière de l'épopée, & l'engagea à choisir Auguste pour le héros du poëme; mais l'amour devait fixer notre poëte dans le champ de l'élegie, & il se refusa constamment à de si puissantes sollicitations. Il ne vécut tout au plus que quarante années.

M. de Longchamp fait une espèce de parallèle entre Tibulle & Properce: c'est pour donner, comme on doit s'y attendre, l'avantage à l'auteur qu'il traduit; mais il résulte de ses réflexions même, que si Properce a plus d'énergie, plus d'emportement, Tibulle d'un autre côté a plus de charmes, de mollesse, une mélancolie plus intéressante; ainsi le premier plaira davan-

tage à ceux qui préfèrent la peinture d'une passion violente ; mais ces ames douces qui cherchent à éprouver des sensations plus analogues à leur caractère, pardonneront à Tibulle les endroits où il est faible, en faveur du sentiment, de l'heureuse langueur, de la volupté délicieuse qui respirent dans ses ouvrages.

Passons à la traduction de M. de Longchamps. Cette entreprise avait d'autant plus de difficultés, que Properce est obscur dans beaucoup d'endroits, qu'on n'est point familiarisé avec cet auteur, qui n'est pas de nature à être mis entre les mains de la jeunesse, & que nous n'en avons jusqu'à présent d'autre traduction en français que celle de l'abbé de Marolles, qui n'en mérite pas le titre : c'était un champ tout neuf à défricher.

Il y a deux écueils redoutables pour les traducteurs ; le premier est de s'affervir tellement à la lettre, que souvent la traduction elle-même aurait besoin d'être traduite ; un tel ouvrage est une espèce de production amphibie, qui tient du caractère de deux langues, & qui n'est véritablement d'aucune ; point de lecture plus désagréable. L'autre écueil est de prendre des libertés excessives, de ne donner que des *à peu-près*, & de se contenter de ren-

dre le sens d'une maniere éloignée. Pour lors c'est dénaturer l'auteur que vous prétendez traduire. C'est mêler vos idées avec les siennes, c'est imiter un peintre de portraits, qui ne pouvant attraper la ressemblance, y suppléerait par les ressources de son imagination. En un mot, une traduction trop littérale est barbare, & une traduction trop libre ne représente pas l'auteur que l'on veut faire connaître. Le point difficile serait de réunir l'agrément du style à la fidélité. D'après ces principes, examinons la traduction de la première élégie de Propertius. Il est nécessaire de mettre d'abord le latin sous les yeux du lecteur, & le français de M. de Longchamp.

Elegia prima ad Tullium.

CYNTHIA prima suis miserum me cepit
ocellis,

Contactum nullis ante cupidinibus.

Tum mihi constantis dejecit lumina fastus,

Et caput impositis pressit amor pedibus,

Donec me docuit castas odisse puellas

Improbus, & nullo vivere consilio.

Et mihi jam toto furor hic non deficit anno;

Cum tamen adversos cogor habere deos,

*Milanicq̄, nullos fugiendo, Tulle, labores,
Sevitiam dura contudit lasidos.*

*Nam modo Partheniis amens errabat in
antris ;*

*Ibat & hirsutas ille videre feras.
Illestiam, Hylai percussus vulnere rami
Saucius, Arcadiis rupibus ingemuit.*

*Ergo velocem potuit domuisse puellam :
Tantum in amore preces & bene facta
valent.*

*In me tardus amor non ullas cogitat artes,
Nec meminit notas ut prius ire vias.*

*At vos deducta quibus est fallacia lunæ,
Et labor in magicis sacra piare focis,
En agedur̄, domine mentem convertite
nostra,*

*Et facite illa meo palleat ore magis ;
Tunc ego crediderim vobis, & sidera &
annes*

*Posse Cytæis ducere carminibus.
Et vos qui sero lapsum revocatis, amici,
Querite non sani pectoris auxilia.*

*Fortiter & ferrum, sevos patiemur & ignes :
Sit modo libertas que velit ira loqui.
Ferte per extremas gentes, & ferte per
undas,*

Qua non ulla meum femina norit iter.

Vos remanete quibus facili deus annuit ore,

Sitis & in tuto semper amore pares.

In me nostra Venus noctes exercet amaras,

Et nullo vacuus tempore desit amor.

Hoc moneo, vitate malum: sua quemque

moretur

Cura, neque assuetò mutet amore locum:

Quod si quis monitis tardas adverterit aures,

Heu! referet quanto verba dolore mea!

Traduction de M. de Longchamp.

„ Cynthie est la premiere beauté qui cap-
 „ tiva mon cœur, jusqu'alors insensible.
 „ Dès que j'eus vu Cynthie, ma fierté ne se
 „ peignit plus dans mes yeux abattus; je
 „ sentis à son aspect ma tête se courber
 „ sous le joug de l'amour. Enfin ce Dieu
 „ cruel égara ma raison, jusqu'à me faire
 „ détester le commerce respectueux des
 „ autres femmes. Le tems ne peut calmer
 „ la fureur qui me consume. J'ai contre
 „ moi les dieux: mon malheur est un de
 „ leurs décrets.

„ Oui, Tullus, à force de travaux, Mi-
 „ lanion parvint à dompter l'inflexible.
 „ Athalante, Blessé d'un trait cruel, sa

„ fureur l'entraîne sur les rochers d'Ar-
 „ cadie, qu'il fait retentir de ses gémisse-
 „ mens: il ne craint pas d'affronter sur la
 „ montagne de Parthénie, la férocité des
 „ monstres qu'elle recele dans ses cavernes.
 „ Milanion foumit ainsi la légère fille de
 „ Jafus. Les prieres & les bienfaits fléchif-
 „ sent à la fin les cœurs les plus rebelles
 „ à l'amour. Ce n'est que pour moi qu'elles
 „ sont épuisées, ces ressources que je con-
 „ nus si bien autrefois.

„ O vous! dont l'art s'applique à déta-
 „ cher la lune du firmament, & qui pré-
 „ tendez par vos charmes détourner les
 „ menaces du ciel, hâtez-vous de changer
 „ le cœur de ma maîtresse! que je recon-
 „ naisse à la pâleur de son visage, qu'un
 „ feu plus ardent que le mien la dévore,
 „ & je consens de croire que vos enchan-
 „ temens peuvent influencer sur les astres &
 „ régler le cours des fleuves. Et vous dont
 „ les soins tardifs voudraient m'arracher
 „ de l'abîme, ô mes amis! apportez quel-
 „ que remède aux blessures de mon cœur;
 „ le fer & la flamme n'ont rien qui m'ef-
 „ fraie, je puis tout endurer, pourvu qu'il
 „ me soit permis d'exhaler mon désespoir.
 „ Puissiez-vous, m'égarant sur les flots, me
 „ conduire aux extrémités du monde par
 „ des routes inconnues à toutes les femmes!

„ Amans heureux, continuez de goûter
 „ à Rome les charmes d'une tendresse mu-
 „ tuelle. Pour moi, j'y suis la victime de
 „ Vénus; la cruelle m'y poursuit dans le
 „ silence des ténèbres, & l'amour empoi-
 „ sonne tous les instans de ma vie. Ah!
 „ gardez-vous d'aimer une autre Cynthie,
 „ redoutez de nouvelles chaînes: votre
 „ inconstance vous deviendrait funeste.
 „ Malheur à qui oserait négliger ce pré-
 „ sage! Un douloureux repentir le lui rap-
 „ pellerait quelque jour. „

Avant de faire aucune remarque sur cette traduction, on conviendra qu'elle est beaucoup plus élégante que la plupart de celles qu'on nous donne tous les jours, & que la lecture en est plus agréable; mais cela ne suffit pas. Il me semble qu'il faudrait que le Traducteur ne s'écartât jamais de la lettre de son original, que lorsque le génie de la langue dont il se sert, s'y oppose invinciblement, & l'on doit exiger encore qu'il fasse passer dans sa traduction la chaleur, le ton & pour ainsi dire, l'esprit de son auteur. C'est par ces deux points importans que la traduction qu'on vient de lire me paraît défectueuse.

Dès le premier vers, *me miseram & suis ocellis*, ne sont pas rendus pour *contactum nullis cupidinibus*; M. de Longchamp tra-

duit mon cœur jusqu'alors insensible ; c'est substituer à une expression animée un terme métaphysique. Dès que j'eus vu *Cynthia*, &c. pourquoi répéter le mot de *Cynthia*? cette mignardise de style fait une distinction avec le ton de cette élégie. Je sentis à son aspect ma tête se courber sous le joug de l'amour : manière de s'exprimer, gênée & languissante. Si l'Auteur ne traduisait point, il ne parlerait pas comme cela. Dans le vers suivant, il y a apparence qu'il fait un contre-sens ; *castas puellas* signifie sans doute les chastes sœurs, les neuf muses. A quel propos Properce dirait-il de sa maîtresse qu'elle est une femme débauchée? *Et nullo vivere consilio*, est omis ou rendu par un à peu près bien éloigné, ce dieu cruel égara ma raison. D'ailleurs que veut dire, le commerce respectueux des autres femmes? Pour suivons : Oui, Tullus, à force de travaux, Milanion parvint à dompter l'inflexible Athalante. Il n'est pas facile de deviner pourquoi ce oui au commencement de cette phrase ; il n'a aucun rapport au sens de l'Auteur latin. *Labores* ne devait pas être rendu ici par travaux, ce ne sont point des travaux que d'errer dans des cavernes & de gémir sur des rochers ; c'est à force de tourmens qu'il fallait mettre. On ne dit point dompter une femme : le latin dit expressément qu'il fléchit sa rigueur,

contudit scvitiā. Ce qui suit est d'une langue infoutenable, chaque membre de phrase a une lourde queue qu'il traîne à sa suite, *les rochers d'Arcadie qu'il fait retentir de ses gémissens, la férocité des monstres qu'elle recèle dans ses cavernes.* Les deux vers d'après sont traduits de la manière la plus froide. Tout a de la vie, tout est lié dans Properce, *ergo tantum*; ces deux mots que M. de Longchamp supprime servent à animer le discours. *Benefacta* ne devait pas être rendu par *bienfaits*. La raison en est la même que pour *labores*. Milanion n'a fait aucune libéralité à Athalante. Il n'y a point de trace dans le français du *tardus amor cogitat*, ensuite *notas vias* est traduit par *ces ressources que je connus si bien autrefois*; ce n'est pas lui qui les connaissait, mais l'amour; il les connoissait si peu, qu'il n'avait jamais aimé d'autre femme que Cynthie.

Vous dont l'art s'applique à détacher la lune du firmament, hâtez-vous de changer, &c. Que je reconnaisse, &c. Et je consens de croire, &c. Quel style éteint! que de paroles! quels tours languissans, tandis que le latin est vif, précis, ferré! comparez encore ce vers, *Ferte per extremas gentes, & ferte per undas*, avec la traduction: vous croirez voir d'un côté la marche de la foudre, & de l'autre celle d'une tortue.

Puissiez-vous, m'égarant sur les flots, me conduire aux extrémités du monde par des routes inconnues à toutes les femmes ! Properce seroit bien étonné s'il pouvait deviner le flegme pesant avec lequel on prétend exprimer sa passion. Le même défaut se remarque dans tout le reste de l'élegie. Ailleurs le Traducteur est trop court; deux mots lui suffisoient pour rendre *vos quibus facili Deus annuit aure. Amans heureux.* Properce avertit ses amans d'éviter des maux aussi cruels que les siens. M. de Longchamp appelle cela *un présage*; il y a cependant *monitis* dans le latin. *Un douloureux repentir le lui rappellerait quelque jour*: comme ce *quelque jour* finit mal la piece! comme cela est sans grace, sans harmonie!

Pour donner une idée de son système de traduction, l'Auteur de cet extrait s'est essayé sur cette première élégie. Il y a sans doute dans ce faible essai beaucoup de défauts que d'autres sauroient éviter; mais il a taché au moins de traduire tout ce qu'il croit traduisible dans ce morceau, & de faire passer dans le français une partie de la chaleur & de la vivacité du poète latin.

Nouvelle traduction de la première élégie de Properce.

Cynthia est la première dont les regards aient su me captiver; je n'avois jusqu'alors

ressenti aucune passion. Malheureux!.. dès l'instant que je l'ai vue, moi qui avais tant d'assurance, l'abattement s'est peint dans mes yeux; l'amour m'a courbé sous le joug avec cruauté (1); il m'a réduit, le barbare! au point de détester le commerce des chastes sœurs, & d'abandonner au hasard le soin de mes jours. Sa fureur ne me donne aucun relâche dans toute l'année: j'ai contre moi le destin & les dieux (2).

Mon cher Tullus, Milanion, à force de tourmens, a fléchi les rigueurs de la fille de Jasus. Tantôt son égarement l'entraînait dans les antres de Parthénie, tantôt il allait errer parmi les bêtes sauvages. Frappé du trait qui le déchirait, traînant par-tout sa blessure, il faisait retentir les rochers d'Arcadie de ses gémiffemens. Mais enfin il est parvenu à dompter l'humeur légère de sa maîtresse, tant sont puissans les efforts & les instances d'un véritable amant! C'est donc pour moi seul que l'amour a perdu la vivacité de son imagination, pour moi qu'il a oublié tous les moyens & les stratagemes qui lui sont si familiers!

(1) Le latin dit; *Il a pressé ma tête en mettant les pieds dessus.* Voilà de ces fortes de passages qu'il faut renoncer à traduire littéralement.

(2) Mot à mot, *Je suis forcé d'avoir les dieux contraires.*

O vous ! qui prétendez forcer la lune à descendre sur la terre , & appaiser le ciel par vos enchantemens , eh bien ! voyons votre habileté ! changez le cœur de ma maîtresse ; faites que l'amour se peigne dans ses traits comme dans les miens , & aussitôt je crois à tous vos prodiges ; je crois à votre pouvoir sur le cours des astres & des fleuves. Et vous, mes amis, qui vous efforcez sans doute trop tard , de me retirer de l'abîme , cherchez des remèdes à mes maux ; je me sens le courage de souffrir & le fer & le feu , pourvu que vous laissiez mon désespoir éclater à son gré. Entraînez-moi aux extrémités de la terre ; faites-moi traverser les mers , & qu'aucune femme au monde ne puisse jamais suivre mes traces !

Restez en cette ville , vous à qui l'amour prête toujours une oreille favorable ; goûtez-y sans crainte les douceurs d'une tendresse réciproque. Pour moi , Vénus répand l'amertume sur toutes mes nuits ; l'amour ne me laisse pas un seul instant de repos. Ah ! croyez-en mon expérience : évitez de pareils tourmens ; que chacun supporte ses peines ; ne cherchez point à connaître d'autres amours. Hélas ! si quelqu'un de vous néglige de m'écouter , tandis qu'il en est tems encore , avec quelle douleur un jour il se rappellera tous mes avertissemens !



Le Bourru bienfaisant , Comédie en trois actes & en prose de M. Goldoni, dédiée à Madame Adélaïde de France, représentée pour la première fois sur le théâtre de la Comédie française, le 4. Novembre 1771. à Paris, chez la veuve Duchene libraire, rue Saint Jacques.

Dans un tems où il semble que les sujets de comédies sont épuisés, on a vu avec surprise un étranger se présenter sur notre scene, y donner ce qu'on n'avait pas vu depuis long-tems, une véritable piece de caractère, & obtenir sur le premier théâtre de France les mêmes applaudissemens qui ont été accordés tant de fois à ses pieces italiennes. Le plan du *Bourru bienfaisant* est très-simple. Ce *bourru* autrement M. Géronte, a une niece qui se nomme Angélique, & qui veut lui avouer son amour pour Valere. Elle est très-timide; la voix seule de son oncle lui fait peur; elle lui dit qu'elle préfere le mariage au couvent; mais quand il lui demande avec son ton brusque, si elle a quelque inclination, elle n'ose lui déclarer la vérité, & elle répond en tremblant qu'elle n'en a aucune. Tout sert dans la piece à mettre en jeu le principal personnage; il a perdu aux

échecs la veille avec Dorval son ami; le coup était piquant; il ne peut concevoir comment il ne l'a pas gagné; il le répète tout seul. " Cela était sûr, dit-il, je devais
 „ gagner. Il fallait que j'eusse perdu la tête.
 „ Voyons un peu... Voilà l'arrangement
 „ de mes pièces; voilà celui de Dorval. Je
 „ pousse le roi à la case de sa tour. Dorval
 „ place son fou à la seconde place de son
 „ roi. Moi... échec, oui, & je prends le
 „ pion. Dorval... a-t-il pris mon fou,
 „ Dorval? oui, il a pris mon fou, & moi...
 „ Double échec avec le cavalier. Parbleu,
 „ Dorval a perdu sa dame. Il joue son roi,
 „ je prends sa dame. Ce coquin avec son
 „ roi a pris mon cavalier. Mais tant pis
 „ pour lui; le voilà dans mes filets! le voilà
 „ engagé avec son roi. Voilà madame, oui,
 „ la voilà, échec & mat; cela est clair, échec
 „ & mat, cela est gagné... Ah! si Dorval ve-
 „ nait, je lui ferais voir. Picard, &c. „ Autre
 événement propre à exciter son humeur. Son
 neveu M. d'Alancour s'est ruiné par une
 fausse complaisance pour sa femme: on lui de-
 mande des secours pour l'arracher des mains
 de ses créanciers, il ne veut rien entendre.

M. GERONTE.

Allons jouer, & ne m'en parlez plus.

DORVAL.

Mais il s'agit d'un neveu.

M. GERONTE *vivement.*

D'un sot, d'un imbécille, qui est l'esclave de sa femme & la victime de sa vanité.

DORVAL.

De la douceur, mon cher ami, de la douceur.

M. GERONTE.

Et vous, avec votre flegme, vous me feriez enrager.

DORVAL.

Je parle pour le bien.

M. GERONTE.

Prenez une chaise.

DORVAL *d'un ton compatissant.*

Le pauvre garçon!

M. GERONTE.

Voyons ce coup d'hier.

DORVAL *du même ton.*

Vous le perdrez.

M. GERONTE.

Point du tout : voyons.

D O R V A L.

Vous le perdrez, vous dis-je.

M. G E R O N T E.

Je suis sûr que non.

D O R V A L.

Si vous ne le secourez pas, vous le perdrez.

M. G E R O N T E.

Qui ?

D O R V A L.

Votre neveu.

M. G E R O N T E *vivement.*

Eh ! je parle du jeu ! moi ! asseyez-vous.

D O R V A L *s'asseyant.*

Oui, je veux bien jouer : mais écoutez-moi auparavant.

M. G E R O N T E.

Me parlerez-vous encore de d'Alancour ?

D O R V A L.

Cela se pourrait bien.

M. G E R O N T E.

Je ne vous écoute pas.

DORVAL.

D O R V A L.

Vous haïſſez donc d'Alancour!

M. G E R O N T E.

Point du tout, je ne haïs perſonne.

D O R V A L.

Mais ſi vous ne voulez pas.

M. G E R O N T E.

Finiffez ; jouez ; jouons, ou je m'en vais.

D O R V A L.

Encore un mot, & je finis.

M. G E R O N T E.

Quelle patience!

D O R V A L.

Vous avez du bien.

M. G E R O N T E.

Oui, grâces au ciel.

D O R V A L.

Plus qu'il ne vous en faut.

M. G E R O N T E.

Oui, au ſervice de mes amis.

D O R V A L.

Et vous ne voulez rien donner à votre neveu ?

M. G E R O N T E.

Pas une obole.

D O R V A L.

Par conséquent...

M. G E R O N T E.

Par conséquent ?

D O R V A L.

Vous le haïssez.

M. G E R O N T E *plus vivement.*

Par conséquent vous ne savez ce que vous dites. Je hais, je déteste sa façon de penser, sa mauvaise conduite. Lui donner de l'argent ne servirait qu'à entretenir sa vanité, sa prodigalité, ses folles. Qu'il change de système, je changerai aussi vis-à-vis de lui. Je veux que le repentir mérite le bienfait, & je ne veux pas que le bienfait empêche le repentir.

DORVAL après un moment de silence, paraît convaincu & dit fort doucement :

Jouons, jouons,

Cette scène, qui est dialoguée avec tant de vérité, qui est si naturelle, est une de celles qui développent le mieux le caractère de Géronte. Un instant après il vient à parler de sa nièce : il est dans l'intention de la marier ; il rêve un moment. . . *Ecoutez*, dit-il à Dorval, *si vous voulez, je vous la donne.* — Dorval, qui est d'un âge disproportionné avec celui d'Angelique reste interdit. Pressé par Géronte, il accepte, pourvu que la jeune personne y consente. Géronte qui se croit sûr qu'elle n'a pas d'inclination, court chez son notaire pour faire dresser les articles.

Il y a vers la fin du second acte une scène charmante, où Dorval cherche à pénétrer les dispositions d'Angelique au sujet de la proposition de Géronte. Il lui dit adroitement que son oncle s'occupe de ce qui la concerne, qu'il songe à la marier.

ANGELIQUE.

Mon sieur, oserais-je vous demander ?

DORVAL.

Quoi, Mademoiselle ?

ANGELIQUE.

Le connaissez-vous celui qu'on m'a destiné ?

DORVAL.

Oui, je le connais, & vous le connaissez aussi.

ANGÉLIQUE, avec un peu de joie.

Je le connais aussi!

DORVAL.

Certainement vous le connaissez.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, oserais-je...

DORVAL.

Parlez, Mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Vous demander le nom du jeune homme.

Ce trait de naïveté est un des endroits qui ont été le plus applaudis; il est d'autant plus heureux, qu'il fait situation à l'égard de Dorval: qu'on juge de ce qui se passe alors dans son ame. C'est un trait de lumière pour lui. Angélique lui prend la main d'un air caressant, & le supplie de parler pour elle à son oncle. Géronte arrive: Bon, bon, j'en suis ravi, mes enfans. Angélique se retire toute honteuse. Dorval sourit.

GÉRONTE.

Comment donc ? Est-ce que ma présence vous fait peur ? je ne condamne pas des empressements légitimes. Tu as bien fait toi, Dorval, de la prévenir. Allons, Mademoiselle, embrassez votre époux.

ANGÉLIQUE *consternée.*

Qu'entends-je !

DORVAL, *à part, en souriant.*

Me voilà découvert !

Cette situation ne peut être l'ouvrage que d'un homme qui a la plus grande connaissance du théâtre ; aussi fait-elle beaucoup d'effet.

En vain Dorval veut-il faire des représentations à M. Geronte ; il n'écoute rien, il est en fureur de ce qu'on lui manque de parole. Dorval le laisse, sa colère redouble, il appelle son valet.

PICARD.

Monieur !...

M. GÉRONTE.

Coquin ! tu ne réponds pas ?

Ff 3

P I C A R D.

Pardonnez-moi, Monsieur, me voilà.

M. GERONTE.

Malheureux! je t'ai appelé dix fois.

P I C A R D.

J'en suis fâché....

M. GERONTE.

Dix fois, malheureux!

PICARD *à part, d'un air fâché.*

Il est bien dur quelquefois.

M. GERONTE.

As-tu vu Dorval?

PICARD *brusquement.*

Oui, Monsieur.

M. GERONTE.

Où est-il?

P I C A R D.

Il est parti.

M. GERONTE *vivement.*

Comment est-il parti?

PICARD brusquement.

Il est parti comme l'on part.

M. GERONTE très-fâché,

Ah! pendard! est-ce ainsi qu'on répond à son maître?

Il le menace & le fait reculer.

PICARD.

Monsieur, renvoyez-moi.

M. GERONTE.

Te renvoyer, malheureux!

(Il le menace, le fait reculer: Picard en reculant tombe entre la chaise & la table; M. Geronte court à son secours & le fait lever..)

PICARD.

Ahi! *(Il s'appuie sur le dos de la chaise & marque beaucoup de douteur.)*

M. GERONTE embarrassé.

Qu'est-ce que c'est donc?

PICARD.

Je suis blessé, Monsieur: vous m'avez estropié.

M. GERONTE *d'un air pénétré* & à part.

J'en suis fâché, (à Picard.) Peux-tu marcher?

PICARD *toujours fâché, il essaie* & marche *mal.*

Je crois qu'oui, Monsieur.

M. GERONTE *brusquement.*

Va - t - en.

PICARD *tristement.*

Vous me renvoyez, Monsieur!

M. GERONTE *vivement.*

Point du tout. Va-t-en chez ta femme, qu'on te soigne. (Il tire sa bourse & veut lui donner de l'argent.) Tiens pour te faire panser.

PICARD à part & attendri.

Quel maître!

M. GERONTE *en lui offrant de l'argent.*

Tiens donc,

P I C A R D.

Eh! non, Monsieur, j'espère que cela ne fera rien.

M. GERONTE,

Tiens toujours.

PICARD *refusant par bonnêteté,*

Monsieur. . .

M. GERONTE *vivement.*

Comment! tu refuses de l'argent! Est-ce par orgueil? est-ce par dépit? est-ce par haine? crois-tu que je l'aie fait exprès? Prends cet argent; prends-le, mon ami: ne me fais pas enrager.

PICARD *prenant l'argent.*

Ne vous fâchez pas Monsieur; je vous remercie de vos bontés.

M., GERONTE.

Va-t-en tout-à-l'heure,

PICARD.

Oui, Monsieur. (*il marche mal.*)

M. GERONTE.

Va doucement.

PICARD.

Qui, Monsieur.

M. GERONTE.

Attends, attends, tiens ma canne.

P I C A R D.

Monsieur...

M. GERONTE.

Prends-la , te dis-je , je le veux.

PICARD prend la canne & dit en s'en allant :

Quel maître !

Dans le troisieme acte , d'Alancour qui a contre lui une sentence de prise de corps , vient se jeter aux pieds de son oncle. Madame d'Alancour , que Géronte ne peut supporter , vient joindre ses instances à celles de son mari. Géronte reste inflexible. Madame d'Alancourt perd connaissance : aussitôt il est effrayé , il appelle du monde , il va lui-même à son secours : il se laisse toucher , consent qu'elle reste avec son mari & paie les dettes. D'un autre côté arrive Angélique avec son amant , & Dorval la seconde. Géronte prétend qu'elle l'a trompé en lui disant qu'elle n'avait point d'inclination ; à la fin elle obtient sa grace & une dot considérable.

Cette piece prouve que l'auteur a le vrai talent de la comédie , ce talent qui , fondé sur la nature , réussit dans toutes les langues & sur tous les théâtres. On a remarqué surtout la vérité & l'aïssance de son dialogue :

il ne s'amuse point à faire des tirades d'esprit pour éblouir quelques jeunes gens du parterre ; il ne dit que ce qu'il faut dire , & va droit à son but. Toutes les scènes où le bourru paraît sont très - comiques : les autres sont quelquefois un peu maigres ; mais il en arrive que l'attention se fixe davantage sur le rôle principal. On pourrait observer aussi que le bourru se met souvent en colère avant d'en avoir le moindre sujet ; peut-être ne devrait-il faire paraître son humeur que lorsqu'on l'irrite. Par exemple , lorsque sa niece vient lui parler , quelque bourru qu'il soit , il est assez étonnant qu'il ne la fasse pas expliquer davantage ; en voyant la timidité de cette jeune personne l'homme le plus brusque eut adouci son ton. Au reste , depuis Moliere nous n'avons guere vu sur la scene de caractère aussi original , aussi comique , aussi théâtral. M. Goldoni ne peut pas se plaindre de l'accueil qu'il a reçu ; son triomphe a été complet ; l'envie s'est tue pour lui , & un succès aussi flatteur doit faire espérer qu'il consacra ses travaux à en mériter d'autres.





III. *Abregé chronologique de l'histoire ecclésiastique, civile & littéraire de Bourgogne, depuis l'établissement des Bourguignons dans les Gaules jusqu'en 1771. Par M. Mille, dédié à S. A. S. Mgr. le Prince DE CONDE, & pour l'épigraphe :*

Et pius est patriæ facta referre labor.

Tomes I. & II. grand in-8º, d'environ 500 pages chacun, belle édition. A Dijon, chez Cauffe, imprimeur du parlement & de l'académie; & se trouve à Paris chez Delalain libraire, rue & à côté de l'académie française.

L'AUTEUR se propose dans cet abrégé de faire connaître les différentes formes de gouvernement auxquelles les Bourguignons ont été assujettis depuis leur établissement dans les Gaules, d'indiquer les changemens qui se sont faits peu-à-peu dans les mœurs, dans les usages, dans les loix qu'ils avaient apportées de Germanie, & de donner une notice des grands hommes qui ont illustré l'ancienne & la nouvelle Bourgogne. Il y a joint des notes curieuses sur les villes & les lieux dont il a occasion de parler, & sur les familles dont les ancêtres ont bien mérité de la patrie. Son style a de la chaleur & de

l'harmonie ; & les deux volumes qu'il publie font desirer les suivans. L'auteur , quoique fort jeune encore , paraît s'être appliqué principalement à étudier les principes d'un bon gouvernement , dans la description des diverses révolutions que l'ancien royaume de Bourgogne a éprouvées , jusqu'au tems enfin où des démembrements de cet ancien royaume il s'est formé plusieurs souverainetés. C'est à cette époque que finit le second volume de cette histoire , où l'auteur a traité avec beaucoup de méthode & de précision l'histoire générale de tous les pays qui ont fait jadis partie du royaume des Bourguignons ; en sorte que cette histoire n'est pas moins utile & intéressante pour la Suisse , la Provence , le Languedoc , le Dauphiné , le Lyonnais , la Bresse & la Franche-Comté , que pour le duché de Bourgogne.

M. Mille a eu soin de diviser son ouvrage en différentes époques , à la suite desquelles il donne un tableau des mœurs & des révolutions arrivées dans la littérature. On y trouve un extrait des ouvrages & des actions des gens de lettres les plus célèbres ; mais ce qui doit rendre ce travail encore plus précieux aux amateurs de la bonne littérature , c'est que M. Mille indique toujours les sources où il a puisé , & les autorités dont il s'appuie.

Cette histoire est précédée d'une introduction bien écrite : en parlant de la littérature gauloise, voici comme il la peint : " Honorée & florissante sous
 „ Auguste , flétrie par Caracalla , l'en-
 „ nemi déclaré des talens , relevée & pro-
 „ tégée par ses successeurs , elle ne pouvait
 „ manquer de se ressentir de ces vicissitu-
 „ des malheureuses qui avaient contrarié
 „ les efforts du génie. En vain l'établisse-
 „ ment du christianisme dans les Gaules
 „ lui avait-il donné une impulsion nou-
 „ velle ; en vain la vérité avait-elle impré-
 „ mé aux orateurs chrétiens ce caractère
 „ de sublimité que le mensonge n'imité
 „ jamais qu'imparfaitement ; les sciences
 „ profanes ne se soutinrent plus avec le
 „ même avantage qu'elles avaient eu pen-
 „ dant les beaux jours du regne d'Auguste.
 „ Telle est leur destinée chez presque tou-
 „ tes les nations qui ont une histoire lit-
 „ téraire à produire. Le concours des cau-
 „ ses qui étendent l'empire des lettres , en
 „ accélère souvent la chute , en y portant
 „ une fertilité trop souvent nuisible au
 „ bon goût. „ Ce coup de pinceau nous a
 „ paru digne des beaux siècles de l'éloquence.

L'amour de la vérité paraît sur-tout guider la plume de cet écrivain : il s'est livré, lorsqu'il l'a cru nécessaire, à des discus-

sions de critique qui nous ont paru nouvelles, & d'un prix infini. On trouvera à la tête du second volume une espece de dissertation en forme de lettre, où M. Mille répond avec autant de force que de précision à des observations d'un bénédictin qui a trouvé mauvais qu'il se fût avisé de rejeter quelques chartres. Cet objet va sans doute occasionner entre notre jeune auteur & la congrégation de St. Maur une dispute littéraire, qui a commencé déjà assez vivement de part & d'autre, & où le public n'aura qu'à gagner. On trouve aussi à la fin de chaque volume un recueil de pieces intéressantes qui ajoutent encore beaucoup au mérite de cette histoire, qui fera honneur à la patrie de l'auteur, fils d'un conseiller au parlement de Dijon:

On ne peut que l'exhorter à continuer un travail aussi utile, qui annonce des talens soutenus d'une érudition profonde.

Le prix est de cinq livres chaque volume broché: le troisieme est actuellement sous presse, & les deux autres doivent succéder très-rapidement.





IV. *Théâtre du prince Clénerzow Russe, traduit en français par le baron de Blening Saxon. A Paris, chez Jorry, rue de la Comédie française, & Le Jay rue Saint-Jacques, 2. vol. in-80. de plus de 300. pages.*

LE prince de Clénerzow, homme de beaucoup d'esprit, avait recherché l'entretien de tous les Russes qui revenaient de Paris; il avait lu ce qu'on a écrit de meilleur sur la France & sur les Français. Peu satisfait des réponses qu'il avait reçues & des lectures qu'il avait faites, il se détermina à aller en France. Il passa trois ans à Paris, à vivre dans la meilleure compagnie & à observer les mœurs de la nation; il en fit une étude si profonde, qu'il étonnait les Français même en leur apprenant à se connaître; il trouvait qu'en général les uns estimaient trop leur nation, & les autres pas assez, & qu'il fallait se défier également du mépris ou de l'enjouement dans lequel ils donnaient. Notre théâtre sur-tout ouvrit carrière à ses réflexions; il fut surpris de voir des personnages qui ne parlaient que debout, de voir apporter des tables quand il est question d'écrire.

d'écrire: il s'était imaginé qu'un appartement habité était toujours meublé; les rôles des femmes de chambre & des valets, qui causent familièrement avec leurs maîtres, ne le choquaient pas moins; il remarqua que les gens de qualité ne sont pas peints sur la scène tels qu'ils sont réellement, & que les mœurs du théâtre sont souvent très-différentes de celles de la société. M. le baron de Blening lui dit un jour qu'il devrait faire des comédies qui pussent faire juger des véritables mœurs & du ton actuel des Français. Le prince Clenerzow lui avoua qu'il avait exécuté ce projet, mais en langue russe: M. le baron de Blening se chargea de les traduire dans notre langue, & c'est cette traduction qu'on nous donne aujourd'hui.

Le premier volume contient trois comédies en un acte, & deux autres chacune de deux actes. Celles dont la lecture fait le plus de plaisir, sont *le Billet perdu* & *les bonnes Amies*. Dans l'une, c'est un marquis qui trouve un billet d'amour adressé à sa femme, par un chevalier de ses amis; il est au désespoir; les deux amans s'avisent d'un expédient excellent; ils feignent de réciter une scène où il est nécessaire de produire un billet; quand ils en sont à cet instant-là, la marquise cherche dans sa poche & paraît surprise de ne pas le trouver; le mari tout

joyeux rend la lettre & lui fait des excuses. Pour *les bonnes Amies*, c'est une piece de caractère où il y a des scènes fort plaisantes. Deux veuves d'une fortune médiocre se réunissent pour ne composer qu'un ménage, & passent pour des modèles de l'amitié la plus rare, sur-tout entre des femmes. Elles ne s'appellent que *mon cœur, ma reine*, &c. M. de Virmont, vieux garçon très-riche, forme le dessein de se marier à l'une de ces deux veuves qui lui paraissent si estimables; il consulte la première qu'il rencontre seule, au sujet de sa compagne, & annonce qu'il compte lui offrir sa main. D'abord elle feint d'applaudir à son projet, puis se met insensiblement à détailler les défauts de son amie, & à la fin conseille à M. de Virmont de ne pas l'épouser. Un instant après, M. de Virmont a une scène presque semblable avec l'autre amie, qui lui fait aussi ses confidences & lui donne les mêmes conseils. M. de Virmont finit par n'épouser ni l'une ni l'autre.

Ce caractère de deux femmes, qui ont l'air de s'aimer à la fureur, serait absolument neuf au théâtre, & il en est peu d'aussi vrais. J'aurais voulu que la longueur des deux scènes où elles disent du mal l'une de l'autre, m'eût permis de les citer ici;

elles font extrêmement comiques , très-adroites & très-bien filées.

Le second volume ne renferme que trois piéces. La première a pour titre *Le mari médecin*. L'auteur y a bien saisi le ridicule de ces gentilshommes qui ont la manie d'être chymistes , anatomistes , & qui donnent des remedes pour toutes les maladies , tandis que leurs femmes les trompent. La femme de celui-ci , qui se nomme le comte de St Ornin , se trouve mal , en apprenant que son amant est sur le point de se marier. Le mari arrivé & veut entreprendre de la guérir ; mais voyant qu'on n'a pas de confiance en lui , il envoie chercher M. Demain , médecin de femmes fort accrédité.

L E C O M T E .

Ah ! voilà le Docteur. Docteur , tenez , voyez un peu si vous ne ferez pas de mon avis.

M. D E M A I N .

Voyons , Madame. *Il tâte le pouls de la Comtesse*. Qu'est-ce qui est arrivé ?

L E C O M T E .

Dites , Mademoiselle.

R O S A L I E.

Madame s'est trouvée mal tout d'un coup.

M. D E M A I N.

M. le Comte était-il ici?

R O S A L I E.

Non, Monsieur.

M. D E M A I N.

Fort bien. Voyons votre langue, Madame. *La Comtesse montre sa langue.* Fort bien.

L E C O M T E.

Je m'en vais vous dire ce que je pense, Docteur.

M. D E M A I N.

Un moment : il faut que je parle à Mademoiselle Rosalie. (*bas.*) Brouillerie d'amans, désespoir, n'est-ce pas?

R O S A L I E.

Oui, Monsieur.

M. DEMAIN.

Fort bien.

LE COMTE.

Pourquoi ne pas dire haut ?

M. DEMAIN.

Madame ne le voudrait peut-être pas. Tout indique, Monsieur le Comte, que c'est également, irritation, crispation de nerfs. C'est la première fois, Mademoiselle ?

ROSALIE.

Oui, Monsieur.

M. DEMAIN.

Fort bien : dans ces cas-là, ces fortes d'accidens sont toujours très-forts.

LE COMTE.

Mais, Docteur, ce n'est pas mon sentiment.

M. DEMAIN.

M, le Comte, cependant, je n'y vois pas autre chose.

LE COMTE.

C'est que vous ne connaissez pas son tem-

pérament comme moi , son mauvais régime,

M. DEMAIN.

Pardonnez-moi ; c'est celui de toutes les femmes. Allons , Mademoiselle , faites faire de l'eau de poulet , je vous prie,

R. Q. S A L I E.

Oui , Monsieur.

LE COMTE.

Attendez donc , Docteur,

M. DEMAIN.

Monsieur le Comte , permettez ; Madame n'est ni grasse ni maigre ; si elle était maigre , je dirais , c'est desséchement , donc il faut de l'eau de poulet pour humecter : si elle était grasse , je dirais , c'est épaisissement , donc il faut de l'eau de poulet pour délayer. C'est crispation , il faut de l'eau de poulet pour détendre.

LE COMTE.

Mais , Docteur , de l'eau de poulet dans cette position-ci . . .

M. D E M A I N.

Sans doute, elle est délicate la position ;
& avec du tems, tout ira bien.

L E C O M T E.

Mon sentiment à moi. . .

M. D E M A I N.

Voyons.

L E C O M T E.

Est que ce sont les fluides. . .

M. D E M A I N.
Fort bien.

L E C O M T E.

Les humeurs. . .

M. D E M A I N.

Bon.

L E C O M T E.

Qui sont coagulés, & qu'il n'est pas ques-
tion de nerfs du tout.

M. D E M A I N.

Voilà ce que je ne saurais vous accorder,
Monsieur le Comte.

LE COMTE.

Et que, par conséquent, il ne faut pas détendre ni adoucir, mais diviser.

M. DEMAIN.

Il y a assez de division dans tout ceci, M. le Comte.

LE COMTE.

Non, Monsieur, je n'en trouve pas assez.

M. DEMAIN.

Il faut laisser à d'autres que vous le soin de guérir Madame.

LE COMTE.

Je vous dis que je la guérirai.

M. DEMAIN.

Vous ne le pourriez pas, même en connaissant le principe de la maladie; ce n'est pas là votre métier, Monsieur.

LE COMTE.

Voilà comme vous pensez, vous n'avez pas opinion de ma science, en médecine.

M. DEMAIN.

Pardonnez-moi,

LE COMTE.

Eh bien ! vous devez sentir que pour diviser, il n'y a que la poudre dont j'ai trouvé la composition en travaillant en chymie & en pharmacie.

M. DEMAIN.

Ah ! voilà ce que c'est ; vous voulez proposer votre poudre . . .

Il n'est pas possible de mieux peindre l'adresse & le manège des médecins à la mode. J'aurais cependant mieux aimé que M. Demain ne dit pas que le remède qu'il ordonne pour tous les cas & les tempéramens est l'eau de poulet. Qu'il la prescrive effectivement en toute occasion , cela est naturel , & caractérise bien toute l'étendue de sa science ; mais qu'il déclare lui-même que c'est là son remède universel , pour les personnes grasses comme pour les personnes maigres , c'est dire ouvertement que tout son art consiste à faire des dupes , & s'y prendre fort mal pour y réussir.

Quoi qu'il en soit , le Comte insiste pour qu'on fasse usage de sa poudre ; on lui promet qu'on en donnera à sa femme après un quart d'heure de repos ; mais on la jette , & on lui dit qu'elle l'a prise. L'amant de

retour se justifie aisément ; c'est son frere qui devait se marier , & non pas lui ; la santé revient à la Comtesse ; le mari entre & croit que c'est l'effet de son remede ; on le laisse dans cette opinion.

En vérité, Marquis, dit-il à l'amant de sa femme , je suis bien aise que vous ayiez été témoin de mon triomphe,

LE MARQUIS.

Et moi aussi , je vous assure.

LE COMTE.

Qu'êtes-vous donc devenu ? Il y a mille ans que nous ne vous avons vu ; vous ne devriez plus nous quitter.

LE MARQUIS.

Je ne demande pas mieux.

LE COMTE.

Vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir ; vous ne me verrez peut-être gueres , parce que j'ai beaucoup d'affaires ; mais vous tireriez la Comtesse de son engourdissement : elle ne veut ni sortir , ni voir personne : faites-moi ce plaisir-là.

LE MARQUIS.

De tout mon cœur.

LE COMTE.

Tenez, pour nous lier davantage, je veux vous faire faire un cours d'anatomie avec moi.

LE MARQUIS.

Je ferai ce que vous voudrez.

LA COMTESSE.

Voilà une jolie occupation !

LE COMTE.

Laissez-la dire. Pour commencer notre liaison, soupez avec nous. N'allez-vous pas lui demander son consentement : c'est moi qui vous en prie, & pour toujours.

LA COMTESSE.

Mais, Monsieur, vous ne deviez pas souper ici.

LE COMTE.

Je me suis dégagé, parce que j'ai affaire.

LA COMTESSE.

Comment, ce soir ?

LE COMTE.

Oui, je demanderai au Marquis la permission de le quitter à onze heures.

LE MARQUIS.

Tant que vous voudrez ; je ferais au désespoir de vous gêner.

LE COMTE.

C'est ce pauvre diable de Chevalier . . . ; ah ! vous ne le connaissez pas. Il a la gangrène à un pied ; cela gagne ; je crois que l'on fera obligé de lui couper la jambe ce soir : c'est mon meilleur ami , & je veux lui voir faire cette amputation.

LA COMTESSE.

Vous avez raison ; vous ne devez pas y manquer . . . &c.

Cette scène est vraiment comique , & il y a peu de situations aussi plaisantes que celle de ce mari qui prie l'amarit de sa femme de ne pas la quitter.

Les Liaisons du jour, comédie en cinq actes, a un fond assez mince. Il n'est question que de la vengeance d'une certaine Vicomtesse qui, pour punir le Chevalier de ** d'avoir résisté à ses charmes, veut lui enlever sa maîtresse, & la marier à un autre. Le caractère de cette femme qui dissipe tout son bien en folles dépenses, & sans vouloir

entendre parler d'affaires, est supérieurement tracé. Il y a aussi de très-jolies scènes épisodiques. Celle que je vais rapporter montre avec beaucoup de justesse la valeur des jugemens de la plupart des gens du monde, sur les ouvrages d'esprit. La Vicomtesse veut donner une fête ; & elle demande à un auteur appelé M. Desvallons de lui donner une pièce pour être représentée. Mais, Madame, lui répond-il, pourquoi ne voulez-vous pas de celle que j'ai eu l'honneur de vous lire la dernière fois ?

LA VICOMTESSE.

Parce que c'est une aventure toute bourgeoise, toute simple : & puis c'est dialogué comme tout le monde parle.

LA MARQUISE.

Il me semble pourtant que cette pièce est intéressante.

LE MARQUIS *ironiquement.*

Si vous voulez. Mais une pièce qui n'est pas en vers ne saurait réussir, le style est trop commun. *Au Chevalier.* Je vais appuyer les raisonnemens de la Vicomtesse ; nous lui ferons dire de bonnes choses.

M. DESVALLONS.

Monfieur, il y a des ouvrages où la profe eft préférable, pour mettre plus de vérité.

LE MARQUIS.

On dit toujours cela quand on ne fait pas faire des vers.

M. DESVALLONS.

Mais, Monfieur, j'en fais quand j'en ai befoin.

LE CHEVALIER.

Et de très-bons même, Marquis.

LE MARQUIS.

Cela peut être ; mais dans cette pièce-ci, il n'y a point de perfonnages intéreffans. Je fuis comme la Vicomteffe, il faut des gens de confidération.

LA VICOMTESSE.

Je fuis bien aife que vous penfiez comme moi, Marquis.

LE MARQUIS.

Oui, dans ce moment.

M. DESVALLONS.

Mais, Monsieur, Moliere...

LE MARQUIS.

Moliere, Moliere... est bien vieux. Il faut de l'esprit à présent, on est éclairé.

M. DESVALLONS.

Moliere en manquait-il ? Il connaissait bien les hommes !

LA VICOMTESSE.

Oui, les hommes de ce tems-là, peut-être ; mais le Marquis a raison.

LE VICOMTE.

Pour moi, je pense comme lui. Et tenez ; je cause souvent avec les comédiens ; je leur ai toujours entendu dire une chose très-sensée, & ils s'y connaissent.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est, Vicomte ?

LE VICOMTE.

Qu'il ne faut jamais qu'un acteur quitte la scène sans une tirade qui le fasse applaudir.

LE MARQUIS.

Surement, & voilà ce qu'on fait avec des vers. Convenez-en, M. Desvallons, cela manque à votre pièce.

LA VICOMTESSE.

Je suis fâchée de vous le dire, elle tombera tout à plat.

M. DESVALLONS *souriant.*

Tout à plat!

LE MARQUIS.

Oui, oui, il faut nous consulter, Messieurs les auteurs, sur les choses de goût.

M. DESVALLONS *souriant.*

Mais, Monsieur . . .

LA VICOMTESSE.

Et puis, le titre! les enfans reconnaissans! cela ne présente rien à l'imagination du tout, du tout.

Dans ce moment arrive un comte qui sort de la comédie; il est encore dans l'enthousiasme; il vient de voir une pièce nouvelle qui est charmante, & qui a été aux nues; on lui en demande le nom, & il se trouve que c'est précisément *Les enfans reconnaissans,*

Sans, cette même pièce qu'on venait de décrier si fort, & qui devait tomber *tout à plat*.

La dernière pièce de ce théâtre est une comédie en trois actes, intitulée *Les hommes à la mode*. Le sujet est le même que celui du *Préjugé à la mode*, de feu M. De-la-Chauffée ; mais il est traité d'une manière différente, & tous les personnages accessoires ont chacun des physionomies très-marquées, & qui fournissent d'excellentes scènes. Ce qui a décidé le titre, c'est probablement le rôle d'un marquis & celui d'un président, qui voyant tourner en ridicule un de leurs amis au milieu des foyers de l'opéra, loin de prendre son parti, se mettent à rire plus fort que les autres.

On peut dire en général que ce recueil est très-agréable à la lecture ; il n'y a aucune des comédies qui le composent où il ne se trouve des scènes extrêmement piquantes. Il me semble, ainsi qu'à l'éditeur, qu'on devrait les préférer aux pièces connues sur les théâtres publics, pour les représenter dans les sociétés particulières ; on chercherait moins à calquer son jeu sur celui des acteurs qu'on a vus ; on jouerait plus d'après soi-même ; on serait plus naturel & plus vrai. Il y a plusieurs de ces pièces qui pourraient réussir à la comédie française,

comme *Les bonnes Amies*, *le Mari médecin*, *le Billet perdu*. Ce qui peut-être nuirait à leur succès, c'est que les dénouemens n'y sont pas extrêmement heureux ; ils sont presque toujours un peu froids, parce qu'ils remettent les personnages exactement dans la même situation où ils étaient avant que la pièce commençât, & il me semble au contraire qu'à la fin de quelque drame que ce soit, l'esprit demande à être vivement frappé ; que c'est là le moment de porter les grands coups, & de compléter la satisfaction des spectateurs.



TROISIEME PARTIE.

PIECES FUGITIVES:

- I. *Zami & Xica, ou la Métempsychose, conte Indien, par M. d'Arnaud.*

“ QUE l'orgueil humain est digne de com-
 „ passion ! que ces êtres boursoufflés d'info-
 „ lence sont petits aux yeux du dieu *Vis-*
 „ *nou* ! pauvres mortels ! si vous saviez
 „ quelle est votre origine , & ce que vous
 „ deviendrez ! „

Ces mots étaient échappés à la mauvaise humeur d'un vénérable bramine , à la vue d'un impudent *ombrab* , qui du haut de son éléphant semblait voir le monde à ses pieds , & voulait qu'on en baisât humblement la poussière. Un Bramine plus jeune accompagnait *Zami* , c'est le nom du sage Indien ; le disciple en rougissant , osa demander à son maître ce qu'il entendait par ces dernières paroles : “ *Si vous saviez*
 „ *qu'elle est votre origine , & ce que vous*
 „ *deviendrez !* „ *Zami* , d'un air grave , fit

signe à son élève de le suivre ; il alla s'asseoir sous un platane , aux bords du Gange , ce fleuve mystérieux , & après avoir puisé de ses eaux & fait deux ou trois ablutions , il parla ainsi :

J'ai acquis , mon cher *Xica* , quelque connaissance dans l'étude de nos livres sacrés. Je possède tous les commentaires du *Védam* , & je fais ce que les hommes ont été mille ans auparavant que d'exister sous la forme humaine , & ce qu'ils feront mille ans après leur mort.

L'étonnement & la curiosité se peignent aussi-tôt sur le visage de *Xica* ; quoiqu'attaché au culte du dieu *Brama* , & pénétré des vérités de la métempychose , il était encore dans la classe de ces esprits simples & complaisans , qui croient avec ferveur , parce qu'on leur a dit de croire , & qui sont toujours prêts à sacrifier leur raison à ce qu'ils ne savent & n'entendent pas ; du moins l'ignorance de *Xica* n'était point orgueilleuse. *Zami* poursuit.

Oui , la métempychose , ce grand principe de notre croyance , & la base de notre auguste religion , n'a rien de caché à mes regards. Tu vois ce mortel si dédaigneux , si fier de sa grandeur , de son opulence , de ses éléphants ; cet esclave de cour , plus méprisable cent fois que le vil troupeau

d'esclaves qui ! l'entoure, eh bien ! apprends d'où il sort, & quels seront ses destins.

Il a d'abord été un malheureux pêcheur, de cette secte proscrite, reste de ces *Parfis* fugitifs, aveugles adorateurs du feu; il mourut de faim, devint un limaçon rampant, fut exposé sous les pieds d'un *banian* grossier, se releva sous la forme d'un roseau; d'un amas de fange, il a repris la figure humaine; de crime en crime il est monté à ce que le vulgaire appelle le faite des honneurs. Son sort va bientôt changer. La faveur imbécille l'a créé, abandonné de cette fortune, qui insulte à ses victimes, il sera étranglé par les ordres de son maître; de l'état de favori, il passera à la misérable condition d'un insecte, qui bientôt sera dévoré par un autre insecte, & se reproduira en herbe empoisonnée; je le vois enfin renaître parmi nous dans le rang d'esclave, courbé sous la bassesse & la fatigue, éprouver les mauvais traitemens & expirer de misere, pour être jetté sur un fumier.

Xica leve les yeux & les mains au ciel, & admire la profondeur des décrets de *Vishnou*. Comment ! dit-il à *Zami*, votre sagesse, mon pere, me découvrirait les diverses configurations de ce savant renommé, qui remplit les Indes de sa reputation éclatante? Assurément, répond le Bramine. *Mirzans*

dans son origine fut successivement un roitelet, une pie, un ver-luisant; homme, il a conservé des traits de ces différentes créations; il confond le faux éclat avec la véritable splendeur; il prend pour des momens de génie, d'informes compilations; il médite des richesses & se plonge dans l'abondance; il affecte un air dévot & mortifié, & il est le jouet des courtisannes; les grands le réverent, parce qu'il ne s'habille pas comme nous; il a prétendu nier les qualités admirables des eaux sacrées du Gange, & il s'y baigne des journées entières; il n'y a point de fantons dont il ne fasse l'éloge, persuadé que leur reconnaissance lui bâtira un temple. *Mirzam* cependant est d'une secte ennemie de toutes les autres religions. On ne sait pourquoi il a fondé une hôpital de singes, tandis qu'il laisse ses semblables périr de besoin. Que son orgueil fera puni! *Vismou* après sa mort lui fera un funeste présent; il se souviendra de ce qu'il a été, & il verra sa mémoire s'anéantir, ses enfans mêmes l'oublieront. Ses legs pieux seront employés au profit d'une femme avide, qui n'attend que sa fin pour se remarier, & ce bel-esprit qui a tant déclamé contre les vers, aura la douleur de savoir que la poésie sera victorieuse de la prose; il deviendra une écorce d'arbre

où la postérité lira gravés des distiques d'*Azem* que *Mirzam* accable aujourd'hui de mépris & d'injures.

Xica ne cessait de se recrier sur l'étendue prodigieuse des connaissances du Bramine, & sur les miseres & les faiblesses de l'espece humaine : & *Fatmé*, demanda-t-il à *Zami*, cette beauté si arrogante, qui met en usage tous les secrets de la coquetterie, je desirerais bien savoir ce qu'elle a été & ce qu'elle fera? — Il m'est aisé, mon fils, de satisfaire ta curiosité. *Fatmé*, comme jolie personne, a joué un rôle parmi les animaux de sa sorte; elle eut une nouvelle existence sous la figure d'un moucheron; la voilà une de nos élégantes à la mode, environnée d'un peuple d'adorateurs, n'ayant pas le sens commun, & jugeant sans appel nos philosophes; immolant tout à ses charmes, elle reparaitra sous les traits d'une laideur dégoûtante, & traînera long-tems le personnage hideux d'une vieille difforme, & l'objet de l'aversion publique.

Quelle destinée, dit *Xica*! & que *Visnou* est grand jusques dans ses moindres vengeances!

Zami continue: apprends que ces dignités si imposantes, tous ces sentimens d'orgueil, de présomption, tous ces songes dont la terre est abusée, disparaissent comme des

vapeurs légères du matin devant l'éternelle grandeur de Dieu, c'est lui seul qui est la vérité; ne sondons point ses œuvres, contentons-nous de les adorer, n'allons pas l'interroger, pourquoi il se plaît à élever du sein de la bassesse des créatures qu'il y fait rentrer? Les torrens à sa voix jaillissent des abîmes profonds, & ils vont se perdre dans les mers; il tire d'un faible gland jetté au hasard, un chêne qui menace le ciel de sa tête fourcilleuse, & il l'anéantit sous un coup de tonnerre. Devons-nous douter que tôt ou tard sa foudre éclate sur l'ambitieux *Zobel* qui n'a connu rien de sacré pour se frayer le chemin de la fortune? Serait-il lent à frapper *Seged*, ce ministre hypocrite des autels, qui sous l'apparence de la religion, ne sert que ses intérêts, & rit tout bas de la crédulité du peuple; qui joint l'infâme avarice à la soif des grandeurs; qui prêche dans ses écrits la douceur & la bienfaisance, & qui nourrit dans son ame une inhumanité révoltante? Que son châtiment m'effraie! Renard qui dérobe adroitement sa proie, loup carnassier qui dévore les troupeaux, serpent tortueux toujours prêt à s'élançer; telles ont été jusqu'ici les diverses métamorphoses de *Seged*: quand la mesure de ses crimes sera remplie, il perdra l'enveloppe humaine &

se reproduira en ver'de terre, en corbeau, en vautour, en infecte venimeux qu'on finira par écraser.

J'imagine, interrompt le jeune bramine, que *Nassir*, ce vorace usurier qui boit les larmes & le sang des malheureux, ne subira pas des changemens moins avilissans. --- Sans contredit, jeune homme. La justice divine exige des expiations. *Nassir* a d'abord été un de ces animaux qu'on fuit avec horreur; comme hyene, il a creusé les tombeaux; je le vois devenir du poison, un gibet, un rocher fracassé par la foudre. Ce juge, son parent, l'inique *Abiessen*, l'effroi de l'innocence & l'organe du mensonge, ne remplit pas une place plus distinguée dans les variétés de la métempsychose: épervier, cyprès, renard, tigre, homme enfin il s'est assis avec l'injustice & la vénalité sur le tribunal des loix. Au reste les formes qu'il prendra après avoir quitté la figure humaine, seront analogues à son caractère; il servira d'enclume pour forger des charrues, de banc dans une prison, de poteau pour empaler.

Xich répétait sans cesse: ah, *Vishnou*, *Vishnou*! que tes jugemens sont terribles & consolans! qu'est-ce que l'homme! quoi mon pere, ajouta-t-il, ce conquérant qui fait trembler les Indes, devant lequel la terre

se prosterner en silence, aurait été soumis aux mêmes révolutions de l'existence? — *Giaffar* ? il fut d'abord connu par le vol & les assassinats, & il périt du dernier supplice, ensuite il reprit naissance sous la figure d'un taureau fougueux, & porta la terreur dans les campagnes, déchira tout ce qui s'opposait à sa fuite, & alla se briser la tête contre un rocher ; il a été le corpuscule le plus homicide de cette peste dont l'Inde se rappelle encore l'effrayante image, & qui a moissonné les trois quarts de ses habitans ; il retournera dans cette masse de corruption, causera encore la perte d'une infinité de créatures, & ira se confondre avec la matière enflammée des volcans.

Mais, reprend *Xica*, sage *Zami*, n'est-il pas des mortels dont l'existence se perpétue sous des formes satisfaisantes & agréables ? *Vishnou* punirait-il toujours & ne récompenserait-il jamais ? Tu es trop sensible & trop sage, répond l'honnête vieillard, pour ne pas croire que la divinité a une main pour frapper & une autre pour répandre des bienfaits, & c'est celle-là qui est la plus prompte, qui a pris plaisir à créer le monde, à l'éclairer de l'astre du jour, à le revêtir de verdure, à l'enrichir de tous ses dons. Sans doute, il est des êtres vertueux qui

font l'objet des complaisances de ce Dieu bienfaiteur. Il attache encore des regards de bonté sur des souverains qui font le bonheur de leurs sujets, sur des ministres qui préfèrent l'intérêt de la patrie & du prince à leur intérêt propre; sur des philosophes sans vanité, qui joignent l'exemple à leurs écrits, & dont les talens contribuent à la perfection des mœurs; sur des épouses fidelles, sur des meres tendres & occupées de leurs devoirs. *Menes* a fait du bien aux hommes & a rendu hommage à Dieu, qui est la source de toutes les vertus. Il fut dans son origine un palmier utile & agréable, ensuite un vase de porphyre, il formera une fontaine abondante, où le pauvre & le voyageur iront se désaltérer; mais rien n'approche des changemens agréables qu'à éprouvés *Zélim*: sa première existence fut celle d'un cedre élevé, qui protégeait de son ombrage étendu, des plants d'oliviers, des vignes émaillées de pourpre, des champs couverts de fleurs & de fruits; rosée bienfaite, il pénétra les entrailles de la terre & la fertilisa; gerbe de bled, il nourrit des malheureux qui allaient expirer de faim; il deviendra un temple brillant, où la lampe sacrée brûlera nuit & jour. Tu connais l'aimable *Améide*, la fille du printemps; sa première vie fut celle d'une rose vermeille

qui attira tous les yeux; elle devint un ananas exquis; on la vit voltiger dans les airs sous la figure d'une colombe, dont la blancheur effaçait la neige du Caucase. Berceau de Jasmin, elle entretint le calme & la fraîcheur, & répandit une odeur délicieuse; perle précieuse, elle orna la statue d'une de nos divinités; aujourd'hui elle est le modèle & la merveille de son sexe, sa vertu égale sa beauté, & sa beauté reçoit encore un nouvel éclat de sa modestie. Quel avenir flatteur lui est réservé! fleur d'orange, bouquet de violette, parfum ravissant, innocente bergère. Tels seront ses nouveaux destins. Un jour enfin, reine adorée, elle fera assise sur le trône des Indes. Puisse alors *Visnou* la protéger de sa main suprême, & que sa mémoire lui survive, comme une douce exhalaison naît de l'encens que l'on a consumé!

Zami cessa de parler & *Xica* redit en s'en allant : ô puissant *Visnou*, qu'est-ce que la métépsychose !





II. L'origine du Prieuré des deux amans.

*V E R S ces fertiles bords où la nymphé
 d'Andelle
 Roulant paisiblement ses eaux ,
 Vient joindre en serpentant la Seine qui
 l'appelle (*),
 Certain seigneur comptait trois cent
 vassaux.
 De son esprit original , bisarre ,
 Chacun parlait dans le canton ;
 Bon homme au demeurant , mais de ses droits
 avare ,
 Tel on nous peint l'inflexible Pluton.
 Dans ce mois où Phebus , du haut de sa
 carriere ,
 Lance sur les mortels ses rayons enflammés ,
 Des serfs que pour l'hymen l'âge avait con-
 formés ,
 Il assemblait la troupe entiere.*

(*) Dans le Vexin Normand.

*Là des jeunes amans ce Dieu serrait les
nœuds ;*

*Mais pour le prix d'une faveur si rare,
Toujours le vieux seigneur, aux couples amou-
reux*

*Imposait un devoir ou plaisant ou barbare.
Quelquesfois sur un arbre il les faisait cou-
cher ;*

Amour y recevait leur premier sacrifice :

*Voyez un peu quel singulier caprice,
Que de pareils oiseaux vinssent là se nicher !
Tantôt, pour l'exercer aux peines du ménage,
Un pauvre époux par son ordre sautait,
De ses malheurs faisant l'apprentissage,
Sur des cornes de cerf que lui-même il plan-
tait ;*

Tantôt, pour les plier au joug du mariage,

*Des deux conjoints formant un attelage,
Il leur faisait tracer maint pénible sillon ;
Bref, c'était tous les jours nouvel échantillon.
Or le bon homme avait une niece charmante ;
Florine était son nom. Déjà maint gros sei-
gneur*

De sa main vainement avait brigué l'honneur ;
De Zadir en secret Florine était l'amante ;
Pour Florine Zadir brûlait des mêmes feux ;
Mais à quoi sert l'amour ? Son obscure nais-
sance

Opposait un obstacle à leurs plus tendres
vœux ,

Et leurs cœurs seulement étaient d'intelli-
gence.

Ce n'est pas tout encor : de cet oncle brutal ,
Pour comble de malheurs , Zadir était vassal ,

A leurs desirs tout paraissait contraire ,
Lorsque n'écoutant plus que la voix de l'a-
mour ,

Zadir , au vieil oncle un beau jour ,

Osa risquer cet aveu téméraire.

On le reçut d'abord avec colere ;

Mais bientôt reprenant un ton plus radouci :

« Si jusques au sommet de ce mont que
voici ,

» Tu peux , sans reposer , transporter ma
Florine ,

» Mon choix est fait , dit-il , & je te la des-
tine ;

» A ce prix seul , tu pourras l'obtenir. »

*A peine à-t-il fini, l'impatient Zadir,
Soutenu d'un espoir que son amour augmente,
Déjà d'un bras nerveux souleve son amante;
Plus délicats, les siens le pressent douce-
ment ;*

*Florine craint de blesser son amant,
Contre son cœur le sien palpite ;
Tous deux semblent n'avoir qu'un même mou-
vement ;*

*Mais ces instans coulent trop vite,
Et l'aimoureux Zadir avance lentement.
Tremble, couple indiscret, ces instans pleins
de charmes,*

*Peut-être à tous les deux vont coûter bien des
larmes ;*

*Regarde le sommet de ce mont escarpé,
Que l'œil du voyageur peut distinguer à
peine ;*

*Il y touche, il s'y croit, à chaque instans
trompé,*

*Vois-le pour y venir, trois fois reprendre
haleine ;*

*Mais amour les conduit & chemine avec eux :
Il les soutient de son aile légère,*

*Et ce terme éloigné se rapproché à leurs yeux ;
 Déjà Zadir , par un effort heureux ,
 A franchi la moitié de sa longue carrière ;
 Déjà pour en orner la tête du vainqueur ,
 Amour lui-même apprête la couronne ;
 Zadir touchait au but : sa vigueur l'aban-
 donne ;*

*Zadir va renoncer à ce prix si flatteur ;
 Un regard de Florine anime son courage ;
 Une force nouvelle à ses bras se transmet ;
 Il redouble d'efforts ; il parvient au sommet ;
 Et termine avec gloire un si pénible ouvrage.*

*Florine à bas sautant légèrement ,
 Libre de faire éclater sa tendresse ,
 D'abord se jette au cou de son amant ;
 Puis prenant son mouchoir , la voilà qui s'em-
 presse*

*D'étancher la sueur , & par mainte caresse ,
 De payer les travaux que pour elle il a faits.
 Non, rien ne peut, amour, égaler tes bienfaits,
 Et près de tes faveurs toute peine est légère.*

*Zadir au comble des souhaits ,
 Dans ses bras amoureux veut presser sa ber-
 gere ;*

Trois fois il les élève , & trois fois abattus ;
Ils ne peuvent fournir à ce doux ministère ;
Il veut la regarder , un nuage confus

Vient obscurcir sa débile paupière ,
Ses genoux affaiblis ne le soutiennent plus.
Cédant enfin au trouble qui le presse ,
Il chancelle , il succombe , & sans voix , sans
couleur ,

Il tombe aux pieds de sa maîtresse.
Cœurs tendres , peignez-vous , s'il se peut , sa
douleur :

Dans les accès d'un désespoir extrême ,
Cent fois elle accuse le sort ,
S'en prend aux dieux , à son oncle ; elle-
même

De son amant se reproche la mort.
Moi seule , ô dieux ! moi seule ai tué ce que
j'aime :

Qu'ai-je fait , malheureuse ? ... & sur ce
corps glacé

Elle tombe aussi-tôt , le tenant embrassé ,
L'arrosant d'un torrent de larmes ,
Et voulant ranimer un reste de chaleur ;
Mais au milieu de son malheur ,

Un rayon d'espérance a calmé ses alarmes ;
 Zadir , Zadir a soupiré ;
 Ses yeux se sont ouverts ; il vit , elle en est
 sûre.

Ab , cher amant ! toi que j'ai tant pleuré ,
 Revis , regarde-moi , Florine t'en conjure.

A ce nom si chéri , l'infortuné Zadir

Entr'ouvre encor sa paupiere mourante ,

Et puis laissant échapper un soupir ,

Il tend vers elle une main défaillante :

“ Le barbare , dit-il , à mes vœux les plus
 doux

„ Oppose en vain un obstacle funeste :

„ Je meurs content , je suis digne de vous ;

„ Chere Florine , embrasse ton époux . . . „

Il ne peut achever le reste ;

La mort couvre ses yeux d'un nuage éternel.

Mais que devint Florine ? ah ! je ne puis
 décrire

Son désespoir , ses cris , sa fureur , son délire ,
 Je les affaiblirais ; il suffit de vous dire

Qu'à ses transports succede un froid mortel,
 Et que près de Zadir aussi-tôt elle expire.

L'oncle en fut pénétré : témoin de ses remords ,
 Un superbe tombeau réunit les deux corps.

*Malgré l'effet des ans, la tombe conservée,
 Et laisse voir encor leur histoire gravée.
 Vous qui du sort comme eux éprouvez les ri-
 gueurs,
 Amans infortunés, versez-y quelques pleurs :
 De vrais amans appaiseront leurs manes ;
 Mais vous, cœurs durs, cœurs froids, retirez-
 vous, profanes.*

Le Prieuré des deux amans est à quatre lieues de Rouen.



III. Vers de M. d'Arnaud, en réponse à
 ceux de M***.

*JAMAIS je n'ai pu moissonner
 Ces fleurs pour tes pareils écloses ;
 Si je veux cueillir quelques roses,
 Ce n'est que pour te couronner.*



*Que de ta muse enchanteresse
 J'aime le ton & l'agrément !*

*C'est par la voix de la paresse
Que s'exprime le sentiment.*



*Ainsi Tibulle, Ovide, Horace,
Des jeux, des amours entourés,
Leur dictaient ces hymnes sacrés
Qu'on répète encor au Parnasse.*



*Ainsi le front orné de fleurs,
E' Anacréon (*) de notre France
Soupirait ces vers enchanteurs
Embellis de leur négligence.*



*Il pourra bien sur l'Hélicon
Disputer le rang de poète ;
Mais Paphos retiendra le nom
Du peintre aimable de Lisette.*



*D'un ruisseau qui coule sans bruit
Je préfère l'onde amoureuse.*

(*) Chaulieu.

*A cette cascade écumeuse,
Dont la chute au loin retentit.*



*Imitons la simple nature
Dans nos vers comme dans nos mœurs;
La Fontaine est sans imposture.
Nous aimons jusqu'à ses erreurs.*



*Aussi-tôt que l'amant de Flore
De son aile aura caressé
L'humble gazon qui craint d'éclorre,
Des frimas encor menacé.*



*Quand la première violette
Montrant ses appas ingénus,
Annoncera dans ta retraite
Le retour du char de Vénus,*



*Alors transfuge de la ville,
T laissant des vœux indiscrets,*

*J'irai dans ton champêtre asile
Retrouver l'étude & la paix.*



*J'irai d'un charmant badinage
Goûter l'agréable leçon,
Et recueillir quelqu'avantage
Des fruits tardifs de ma raison.*





QUATRIEME PARTIE.

LE
NOUVELLISTE SUISSE
ou
ANNALES POLITIQUES
DE L'EUROPE.

T U R Q U I E.

Constantinople. On a appris par des lettres de Salonique, que le général Orlow s'était avancé avec quelques vaisseaux de guerre & galiotes à bombes jusques devant la ville de Négrepont, comme s'il avait eu dessein de l'attaquer, que toutes les troupes de l'isle & celles de Livadie étant accourues pour la défendre, ce général avait fait une descente dans la partie du nord, & enlevé une grande quantité de grains & de bestiaux, ce qui était le principal but de son expédition. Ensuite la flotte Russe a bom-

bardé la ville de Cavalla & pillé celle d'Orfana sur la côte occidentale de la Macédoine , s'étant emparée d'un magasin qui se trouvait dans cette dernière , après quoi elle est rentrée dans le port de Paros. Le comte Théodore Orlow , frere du général , à la tête d'une division de la même flotte , est allé pendant ce tems-là faire une descente dans le golfe de Macria en Natolie , où était l'entrepôt des grains venant de la Syrie & de l'Egypte , que l'on transportait par terre en cette capitale , & l'entreprise a eu un heureux succès. Celle sur Négrepont n'a pas produit tout l'effet qu'on en avait espéré , parce que les Grecs de l'isle craignant le sort de ceux de la Morée , ont refusé de se joindre aux Russes , qui cependant sont parvenus à ravitailler leur flotte.

Les avis reçus de Syrie confirment qu'Osman pacha de Damas étant sorti de cette ville à la tête d'un corps de 9000 hommes , dans le dessein de faire sur les terres du Cheik-Daher , une irruption qui devait être favorisée par un renfort de 20000 Druses du mont Liban , ce Cheik aidé du Cheik-Nasser son allié , résolu de prévenir son ennemi , l'avait attaqué dans son camp , & avait remporté une victoire complète sur ses troupes , dont une partie s'était noyée dans le lac Méron. Cette défaite du Pacha lui a coûté son gouverne-

ment, & la Porte lui a nommé un successeur. Mehemet-Bey-Aboudaab est revenu en Egypte avec son armée, après avoir abandonné son entreprise sur la Syrie. Il a été très-bien reçu par Aly-Bey, qui n'a cependant pas sujet d'être content de lui.

Les conférences continuent chaque jour au sérail & dans le palais du Muphti, de même que les préparatifs de guerre. Des nouvelles recues de l'armée du grand Vifir portent que Muffon-Oglow qui avait pénétré jusques à Bucharest, a retrogradé & repassé le Danube, ayant même abandonné Giurgewo, & qu'on avait résolu de transporter le quartier d'hiver à Andrinople.

R U S S I E.

Petersbourg. Les Tartares députés de la Crimée ayant été admis à l'audience de S. M. I. lui ont remis l'acte de soumission de cette province.

Il y a eu une sédition dans la ville de Moscow; l'ignorance & la superstition y ont donné lieu. Le peuple affligé d'une maladie épidémique, avait redoublé sa dévotion pour une image particulière de la Ste. Vierge, & y portait des offrandes abondantes dont les prêtres profitaient. L'archevêque de cette

ville craignant que ce concours journalier n'augmentat encore l'épidémie, défendit d'aller visiter cette image, & fit fermer les troncs destinés à recevoir les offrandes. Sur quoi la populace s'étant soulevée, courut au palais de l'archevêque, enfonça les portes, & après l'avoir pillé, chercha le prélat lui-même qui s'était réfugié dans un couvent, & l'ayant trouvé, le massacra inhumainement. Le gouverneur a fait marcher des troupes contre ces séditieux que l'on n'a pu dissiper qu'à coups de canon; plusieurs ont été tués, & d'autres arrêtés & conduits en prison. Au reste l'épidémie qui a désolé cette ville ne s'y fait presque plus sentir.

Deux cents septante exilés en Sibérie depuis trente ans, viennent d'en être rappelés, & S. M. I. paye les frais de leur retour. La cour a reçu avis de plusieurs avantages considérables remportés sur les Turcs, par l'armée aux ordres du comte de Romanzow, dont toutes les mesures prises pour éloigner les ennemis & assurer les quartiers d'hiver ont parfaitement réussi. Les généraux-majors Veissmann & Miloradowits, ayant passé le Danube, se sont emparés l'un de Tulcza, & l'autre de Maczin; ensuite le premier a attaqué le grand-visir dans son camp fortifié de Babadagh, s'est rendu maître des retranchemens de même que du château, &

a contraint le grand-visir de se retirer dans les montagnes avec les débris de son armée. Après quoi il a marché sur Haccia, & en a chassé les Turcs. Le lieutenant-général d'Essen a battu le corps commandé par le Seraskier Mousson-Ouglou, & lui a pris toute son artillerie. Enfin la forteresse de Giurgewo est retombée au pouvoir des Russes. Ils ont fait sauter toutes les fortifications des places dont ils se sont emparés. Le butin fait dans le camp du grand-visir est très-considérable.

S U E D E.

Stockholm. La grande députation chargée de rédiger la capitulation royale, a fini ses séances. Son avis porte, qu'il ne sera plus libre aux rois de Suede d'abdiquer en l'absence des états, & de reprendre ensuite la couronne, & que tout officier civil ou militaire, qui se prévaudra d'une telle abdication pour se soustraire à l'autorité du Sénat, sera déclaré indigne de servir. Cette résolution a été approuvée par les ordres du clergé, des bourgeois & des paysans; Mais celui de la noblesse n'est pas du même sentiment, & voudrait que l'on s'en tint à la capitulation de 1751. ce qui n'arrêtera pas l'effet de la réunion des trois autres

cônformément aux loix fondamentales du royaume. Il en fera de même des prétentions des ordres roturiers aux premières charges de l'état, que la grande députation a trouvé fondées, & les oppositions de la noblesse seront d'autant moins efficaces, que plusieurs de ses députés approuvent les additions faites à la capitulation royale. Mais il s'agit essentiellement de savoir si le concours de trois des quatre ordres est suffisant pour faire expédier & exécuter une résolution, ou si la réunion des états n'est pas nécessaire. C'est surquoi l'on est extrêmement partagé & la noblesse a remis une protestation à ce sujet.

La reine douairière & la princesse royale partirent d'ici le 4 Novembre. On a eu avis de leur heureuse arrivée à Stralsund.

Les quatre ordres ont approuvé la résolution de permettre la libre entrée, avec exemption de tous droits, des grains que l'on portera à Gottenbourg & dans tous les autres ports de la Suede occidentale, sur des bâtimens étrangers.

D A N E M A R K.

Copenhague. Le roi a donné ordre de construire deux vaisseaux de guerre, dont la destination fera de protéger le commerce

dans la méditerranée , contre les pirates qui le gênent considérablement.

S. M. a rendu deux ordonnances , dont la première supprime plusieurs jours de fêtes qu'on avait accoutumé de célébrer annuellement dans la partie Danoise du duché de Holstein & autres pays voisins sous sa domination , & la seconde a pour objet de pourvoir plus efficacement aux besoins des pauvres de cette ville , & d'y prévenir la mendicité & le désœuvrement.

P O L O G N E.

Varsovie. Un événement inoui, un attentat atroce commis en la personne de S. M. méritent d'occuper une place dans nos annales politiques , & d'être présentés avec toutes les circonstances. Nous ne pouvons donc nous dispenser d'en donner ici la relation exacte & détaillée que l'on va lire :

Relation de l'enlèvement & de l'assassinat du roi de Pologne.

Le roi sortait entre 9 & 10 heures du soir , le 3 Novembre , du palais du prince Czartorinski , grand chancelier de Lithuanie , son oncle , dans la rue des capucins.

Quelques hulans qui précédaient son carrosse, étaient déjà entrés dans la rue des sénateurs, qui aboutit perpendiculairement à celle des capucins. Le carrosse du roi était au bout de cette dernière rue, vis-à-vis du palais de l'évêque de Cracovie, lorsque environ 40 assassins, divisés en deux bandes & cachés dans deux petites rues aboutissantes, fondirent à cheval avec impétuosité sur lui, firent une décharge de carabines & de pistolets, & envelopperent le carrosse du roi. Les hulans coupés & arrêtés, ne pouvaient rebrousser pour venir au secours du roi. Deux Heyduques, qui avaient sauté aux portières, furent blessés & terrassés, de même qu'un adjudant qui suivait à cheval. Le roi arraché de son carrosse, n'était point encore blessé, quoique le carrosse fut percé de plusieurs balles, & que quelques-unes eussent atteint & percé sa pelisse & ses habits. Il échappa des mains de ses meurtriers, & se sauvait à pied, fuyant du côté du palais d'où il était sorti. Déjà il était près de la porte; mais les gardes du prince ayant oui les coups & les cris, & ne sachant ce que c'était, venaient de la fermer. Là il fut frappé d'un coup de sabre sur la tête & de plusieurs coups sur le dos & les épaules, qui couperent sa pelisse en divers sens, jusqu'à son habit. Saisi alors par les

cheveux, son chapeau & sa bourse restèrent ensanglantés & coupés sur la place. On tira encore dans cet endroit quelques coups de pistolets. Le roi fut garotté & jetté sur un cheval. Un corps de conjurés était caché derrière l'arsenal ; un autre corps était posté vers le fossé des lignes ; ce dernier était de 60. hommes. Ceux-ci avaient comblé une partie du fossé & arraché quelques palissades. Ces trois corps étaient convenus que six coups de feu seraient le signal que le roi était pris ou tué ; qu'un plus grand nombre annoncerait que l'entreprise était manquée, & que chacun devait penser à sa sûreté. Comme ils avaient tiré, par oubli ou par inadvertance, ou à cause de la résistance des heiduques, au-delà de 12 coups, les deux corps placés derrière l'arsenal & vers les lignes avaient aussi-tôt pris la fuite. Les conjurés maîtres du roi, ne trouvant point leurs camarades, crurent qu'ils avaient été découverts par les patrouilles, ou enlevés par les piquets Russes. En passant le fossé des lignes, le cheval du roi tomba & se cassa la jambe. Le roi fut ramassé, & ils délibérèrent de le tuer. Kozinski, lieutenant de la troupe, sous Pulawski & Stravinski, s'y opposa, disant qu'ils ne pourraient emporter son corps, & qu'en le laissant ils indiquaient leur route, qu'ils seraient poursuivis

suivis & atteins. Un de ces furieux lui tira cependant un coup de pistolet, à bout portant, qui effleura sa tête & brûla ses cheveux. Le roi pour lors dépouillé de sa pelisse, placé entre deux cavaliers, fut obligé de marcher à pied, un pistolet appuyé contre la tête, dont le bout meurtrissait son visage. Les assassins tirèrent du côté du bois de Bielany, où ils espéraient encore de trouver 300 cavaliers des leurs, qui avaient dû s'y rendre & s'y tenir cachés. Enfoncés dans cette forêt sans suivre aucune route, le roi traîné par ces scélérats perdit un soulier. On le chercha inutilement dans l'obscurité & la boue. On délibéra de nouveau, si on lui ôterait la vie, & Kozinski s'y opposa encore par les mêmes motifs. On continuait à faire marcher le roi dans cet état affreux, lorsque les conjurés entendirent dans le bois un bruit de chevaux. C'était un de ces petits corps, qu'on avait fait partir de toutes parts, sur le champ, aux environ de la ville, pour chercher le roi enlevé. Les conjurés tinrent de nouveau conseil. Il fut résolu de se séparer. Kozinski demanda trois hommes & promit, sous son serment, de répondre du roi, & de le livrer mort ou vif; assurant qu'on poursuivrait toujours le plus grand corps, & que le roi serait plus assuré

pour eux, avec un petit nombre. Voilà le roi avec ces quatre assassins, lié au cheval de Kozinski. En continuant leur marche, si pénible pour l'infortuné monarque, on entend encore des bruits de chevaux. Nouveau conseil pour savoir s'il n'était pas tems de le tuer. Les trois compagnons de Kozinski effrayés prennent la fuite & abandonnent le roi seul avec ce lieutenant, en lui rappelant les obligations de son serment. Kozinski faisait toujours marcher le roi, en le menaçant : mais le roi excédé de fatigue, déjà blessé aux pieds, s'arrêtait de tems en tems. Ce fut dans un de ces momens de repos que le conjuré éprouvant déjà quelques remords, s'écria : *Vous êtes pourtant mon roi ! Cela est vrai*, repartit S. M., *& même un bon roi, qui ne vous a fait ni ne vous veut aucun mal.* Le roi le sollicite de le laisser aller. *Je ne le puis*, répond le conjuré, *j'ai fait serment de vous livrer mort ou vif... Mais vous avez un serment antérieur, sacré & légitime, comme chrétien & comme sujet, de ne tuer personne injustement, & de ne point attenter à la vie de l'oint du Seigneur.* Alors S. M. profitant d'un moment de repos, fait voir à ce furieux, avec cette éloquence persuasive, qui lui est si naturelle, la nullité & l'atrocité du serment barbare qu'il avait prêté. Ko-

Kozinski touché s'écrie : *Mais si je vous mene à Varsovie je perdrai la tête.* Le roi le rassure & lui dit : *Eh bien ! laissez-moi aller seul & sauvez-vous.* Alors Kozinski se précipitant en bas de son cheval & se jettant aux pieds du roi, lui dit : *Promettez-moi la vie, & je vous garantis la vôtre.* Le roi lui donne sa parole, Kozinski le délie. Alors S. M. lui propose encore de le laisser seul & de se sauver. *Non,* lui dit-il, *vous rencontreriez peut-être quelques-uns de mes compagnons, qui vous tueraient. Je veux vous défendre jusqu'à ma mort, & vous conduire à Varsovie ; mais je n'en connais plus le chemin.* Le roi s'offrit d'être son guide. Les buissons, les boues & le terrain rendaient le cheval incommode ; le roi avec un seul foulier, blessé, meurtri, excédé de fatigue, était hors d'état de marcher ; Kozinski le charge sur ses épaules, & ils parviennent enfin à la porte d'un moulin, habité par un meûnier dissident, allemand de nation. Le confédéré heurte, on refuse d'ouvrir. Le roi parle en allemand & dit, qu'il est un gentilhomme égaré, qu'il a été attaqué, qu'il est blessé & prie qu'on lui ouvre. A la douceur de sa voix, le meûnier vient aussitôt ouvrir, il allume de la lumière, reconnaît le roi & se jette à ses pieds ; tout ému de l'état déplorable où il voit un

roi chéri de tous les gens de bien. Les conjurés avaient fouillé & volé le roi, Kozinski en particulier lui avait pris sa bourse. Heureusement qu'ils lui avaient laissé dans une poche cachée ses tablettes. Il écrit au général de Cocceii : " Par une espece de
 „ miracle je suis échappé des mains des
 „ assassins : venez au plus vite , quand ce
 „ ne ferait qu'avec une quarantaine d'hom-
 „ mes , pour me ramener d'ici. Je suis
 „ blessé , mais pas grièvement. STANISLAS-
 „ AUGUSTE. „ Il était environ deux heures
 du matin , & le roi se trouvait à près d'une
 lieue & demie de la ville. Le meunier part
 en diligence à pied. Le roi ayant dit qu'il
 avait besoin de repos , Kozinski l'assure
 qu'il pouvait dormir avec assurance. S. M.
 s'endort sur un mauvais lit, ayant pour
 garde à ses côtés, Kozinski, le sabre à la
 main. Qui ne reconnaîtrait dans toutes ces
 circonstances une direction marquée de la
 Providence , qui a veillé à la conservation
 de ce monarque !

Le prince Adam Czartoriski , cousin du
 roi , & fils du palatin de Russie , ayant ap-
 pris en même tems que le général de Coc-
 ceii , que S. M. était dans le moulin , ac-
 court avec 30 hommes ; bientôt après ar-
 rive le général avec 200 hommes & un
 carrosse. Le roi se réveille avec la doute

fatisfaction de se voir entouré de ses fideles sujets. Il part dans son carrosse avec Kozinski & le général, & il arrive à Varsovie après quatre heures du matin, aux acclamations d'une foule de peuple, & aux cris redoublés de *vive le roi & périssent les traîtres !* Les cazernes avant l'entrée de Varsovie, & ensuite le château étaient remplis de seigneurs & de dames, qui reçurent leur roi bien-aimé avec des larmes de joie & de tendresse. Le roi ayant dit, en montrant Kozinski, voilà mon libérateur, quelques seigneurs & plusieurs dames, dans les premiers mouvemens de leur joie, n'étant point encore instruits des horribles circonstances de l'attentat de cet homme, lui baïsaient les mains & l'embrassaient. Le roi dit aux assistans, *quoique la conjuration qui vient de s'exécuter, la maniere cruelle dont j'ai été traité, les blessures que j'ai reçues, soient pour moi des sujets d'affliction, j'en suis cependant dédommagé par les témoignages d'émotion & de tendresse que je reçois en ce moment, de la part de mes fideles sujets; je me persuade que ce funeste événement tournera au bien de la patrie, & je le souhaite.* Tel fut le langage du cœur du meilleur des rois, dans ces circonstances si extraordinaires.

Le roi fut d'abord saigné, on mit le

premier appareil à ses blessures , qui ne furent pas jugées dangereuses , quoique celle de la tête soit assez profonde. Le 29 de Novembre le roi était sans aucun danger.

Kozinski est gardé à vue dans un appartement du château, mais traité par ordre du roi avec douceur. Il a déjà subi plusieurs interrogatoires , en présence du grand maréchal de la couronne , le prince Lubomirski & du prince Poniatowski , grand chambellan , frère aîné du roi , & un seul secrétaire. Il déclare tout ce qu'il fait de cet horrible complot , avec ingénuité ; mais toutes ses déclarations sont tenues secrètes. On a saisi 8 autres de ces scélérats , qui sont dans les prisons.

On fait d'ailleurs que cet homme , aussi bien que Lukawski , l'un de ses compagnons , étaient deux misérables , de la lie du peuple , serfs par leur naissance , fugitifs de chez leur seigneur , qui ont été domestiques à Varsovie , & se sont rendus coupables de vols & de diverses mauvaises actions , qui les ont obligés de s'enfuir chez les confédérés , où ils ont pris ces noms empruntés , & que Pulawski les avait fait officiers. Ses noirs desseins demandaient de tels agens.

Il est connu d'un autre côté que le plan de ce Pulawski , réuni à Zarembo , était de

se rendre à Varsovie, en même tems que le roi serait pris ou tué. Koffakowski devait y arriver en même tems par un autre chemin. Tout était concerté entr'eux. Dejà Pulawski avait passé Radow, lorsque le colonel Lange l'a atteint, & dissipé le 30 & le 31 Octobre, tandis que le major Salomon battait & poursuivait Koffakowski.

Il est certain que plusieurs de ces conjurés ont été cachés trois jours, depuis le premier novembre chez les Dominicains de Varsovie, épiant toutes les démarches du roi. Ces religieux s'excusent, en disant que les bâtimens qui ont servi de retraite à ces scélérats, étaient sous-loués, & qu'ils ont cru que ces gens étaient venus pour faire leur dévotion. Kozinski a dit que lui & ses camarades *avaient communié & reçu l'absolution pour l'action qu'ils allaient entreprendre.*

Il a d'ailleurs dit ouvertement, que Pulawski leur avait fait prêter serment aux pieds de l'image miraculeuse de la sainte Vierge, à Czenstochau, de livrer le roi mort ou vif. On publie même la formule d'un serment prêté par tous. "Nous, qui,
 „ excités par un saint zele, avons pris la
 „ ferme résolution de venger la religion,
 „ la divinité & la patrie, outragée par le
 „ tyran STANISLAS-AUGUSTE, contemp-

39 teur des loix divines & humaines, ufur-
 39 pateur du trône de Pologne, fauteur des
 39 athées & des hérétiques, traître à la pa-
 39 trie, oppresseur de la nation, & vil inf-
 39 trument de l'ambition & de l'injustice
 39 d'une puissance étrangère; jurons & pro-
 39 mettons devant l'image sacrée & mira-
 39 culeuse de la mère de Dieu, de sacrifier
 39 nos biens, nos familles, & nos vies,
 39 pour extirper de la terre celui qui la des-
 39 honore, en foulant aux pieds le respect
 39 dû à la Divinité, la religion & les privi-
 39 leges de la nation. Ainsi que Dieu nous
 39 soit en aide. „ Peut-on contempler sans
 horreur ces noirs effets du fanatisme cruel?

III. On assure que le projet de ces confédérés
 était de s'emparer de Varsovie, de massa-
 crer tous les Russes & tous les Polonais fi-
 deles à S. M. & d'établir un nouveau roi.

Lukawski a manqué d'être pris par les
 Russes, à quelques milles de Varsovie. Il s'est
 sauvé en chemise, par les fenêtres. On a
 trouvé, à ce que l'on assure, une lettre
 dans la poche de ses habits, du supérieur
 des Dominicains. Il est certain que celui-
 ci s'est évadé. Par un mélange inconcevable
 de la superstition avec la barbarie, croyant
 que Kozinski aurait égorgé le roi, Lukawski
 a publié, en s'éloignant de Varsovie, la
 mort du monarque, & a payé pour faire dire

des messes pour le repos de l'ame de S. M.

Quelques évêques, saisis d'horreur, sur l'abus énorme de la religion pour autoriser le crime, ont publié des lettres pastorales dans leurs diocèses, pour montrer au peuple l'atrocité du régicide, & la noirceur des prétextes employés pour le justifier.

Un des héritiers, défenseur du roi, mort de ses blessures, a été enterré honorablement. Le roi prendra soin de sa mere. L'autre est encore assez mal. Tous les deux serviteurs fideles sont dissidens. Le meunier a demandé au roi d'avoir un moulin en propre, exempt de toute taxe, & le roi le fait bâtir.

Nous ne faisons aucune reflexion sur cet horrible événement. Elles se présenteront naturellement à tout lecteur, à qui il reste quelque sentiment d'humanité, & quelque principe de véritable religion. *Tantum religio potuit suadere malorum!*

On mande de Dantzic, que les villes de Posnanie & de Thorn sont occupées par les troupes Prussiennes, & que le général de Belling qui les commande, a exigé des contributions de l'abbé d'Oliva, en lui ordonnant de faire réparer & élargir les chemins dans toute l'étendue de la juridiction de son abbaye.

Berlin. Une crise favorable a tiré S. A. le prince Ferdinand, de danger, & sa santé depuis lors va de mieux en mieux. La princesse son épouse vient de donner le jour à un prince. Ce double événement a causé une joie universelle.

Rastadt. La branche aînée des margraves de Bade vient de s'éteindre par la mort de S. A. S. le Margrave de Bade-Baden, décédé le 30 Octobre dernier. Le Margrave de Bade-Dourlach, chef de la branche cadette, recueille cette succession, & a reçu le serment de fidélité de ses nouveaux sujets.

Vienne. L'empereur a assisté à tous les conseils qui se sont tenus à Prague, pour découvrir les causes de la disette qu'éprouve la Bohême & chercher les moyens d'y remédier. L'on y fait des envois considérables de grains & de farine qui se vendent à crédit. S. M. I. a continué ensuite son voyage pour le même but en Moravie & dans la haute-Autriche. Elle est heureusement de retour dans cette capitale.

La suppression de quelques fêtes de l'année sera suivie, à ce qu'on espère, d'une réforme générale, au moyen de laquelle les fêtes, seront transportées aux dimanches respectifs, & les vigiles aux mercredi & ven-

dredi des quatre-tems. Le bref du pape, obtenu par l'impératrice-reine, & qui réduit toutes les fêtes à un petit nombre, fait partie d'une ordonnance publiée à ce sujet dans tous les pays héréditaires de S. M. excepté dans ceux d'Italie.

I T A L I E.

Rome. On assure que le saint pere est sollicité de nouveau par les cours d'Espagne & de Portugal, de prononcer enfin la dissolution de la société de Jésus; cependant le collège des Jésuites vient d'être rouvert en la manière accoutumée. La cour de Naples revendique actuellement dans un écrit public, les duché de Castro & de Ronciglione, comme fiefs & biens allodiaux de la maison de Farnese.

Naples. Le roi a donné ordre à tous les religieux des différentes provinces de ses états, qui se trouvent dans cette capitale, de retourner dans leurs couvens respectifs. Il est enjoint aussi à tous les curés de cette capitale d'envoyer une liste exacte de tous les prêtres étrangers qui demeurent sur leurs paroisses, indiquant la patrie de chacun d'eux, & sa vocation particulière.

Livourne. On assure que la république de Raguse a enfin payé cinquante mille sequins

aux Russes, qui, à ce prix-là lui ont permis de rester neutre pendant la présente guerre, & de commercer avec la même liberté qu'auparavant.

La Bastie. Le gouvernement s'occupe toujours du soin de pacifier & de faire fleurir cette isle, en y multipliant le nombre des colons étrangers & laborieux. On y attend 400 familles Arcadiennes qui sont en France, nourries & entretenues aux dépens du roi, & auxquelles on distribuera des terres, en prenant des mesures pour les mettre à couvert des incursions des montagnards.

E S P A G N E.

Madrid. Une ordonnance de S. M. renouvelle la défense de faire à l'article de la mort aucun leg aux confesseurs séculiers & réguliers, sous quelque forme que ce soit; non plus qu'aux communautés, paroisses ou couvents, & même aux parents du malade, sous peine de cassation de tels actes, & punition des notaires qui les auront reçus.

Plusieurs bâtimens de transport chargés de munitions & d'artillerie sont partis pour la Havane, où l'on construit des vaisseaux de guerre qui seront amenés au Ferrol & à Cadix. Le roi d'Espagne a déclaré que la ville de Tabraca nouvellement construite

dans l'isle de ce nom, ferait une place d'armes, & il en a donné le commandement à l'ingénieur en chef, qui en a dirigé les fortifications. Cette isle située vis-à-vis des côtes du royaume de Tunis, servait auparavant de poste d'observation aux corsaires barbaresques.

La Californie, pays très-riche en mines d'or & d'argent, est, depuis l'expulsion des Jésuites, un objet intéressant pour la cour d'Espagne, qui est parvenue à dompter une partie des peuples sauvages de cette presqu'isle, & à y établir un gouvernement tranquille.

F R A N C E.

Paris. Le 9 Novembre, le marquis de la Tour-du-Pin, & le sieur Amelot, intendant de Bourgogne, se sont rendus au parlement de Dijon, & y ont fait publier & enregistrer un édit portant suppression & remboursement des offices de cette cour, & le lendemain, un autre édit portant création de nouveaux offices, & ils ont installé ceux qui en sont pourvus. Le nouveau parlement est composé en grande partie des membres de l'ancien. Le premier président a été rétabli, & les officiers qui ne le sont

pas, ont reçu des lettres de cachet qui les exilent dans leurs terres.

Le 7, deux édits de S. M. concernant le parlement de Grenoble, & dans les mêmes objets, ont été publiés & enregistrés par les soins du comte de Clermont-Tonnère, commandant en chef du Dauphiné, & du sieur Pajot-intendant de cette province. Les quarante officiers qui composent le nouveau parlement, ont été pris parmi ceux du parlement supprimé.

Le 12, le parlement de cette capitale, après la célébration de la messe solennelle, a repris ses fonctions avec toutes les cérémonies accoutumées, & le premier président a reçu le serment des avocats-généraux, & de 319 avocats résolus de reprendre leurs occupations ordinaires.

Le parlement de Besançon ayant recommencé ses séances, & enregistré le 18 du même mois, un édit portant suppression & remboursement des offices de la cour des aides & finances de Dôle, & création d'un bureau de finances à Besançon, le lendemain, le duc de Lorges & le Sieur La Corée se sont rendus au palais de la chambre des comptes de Dôle, pour y faire exécuter cet édit. Les ordres du roi ont été reçus avec respect & soumission.

Le 19, on a enregistré au conseil souve-

rain du Rouffillon , un édit du roi , portant règlement pour la diftribution gratuite de la juftice & pour la difcipline de cette compagnie

GRANDE BRETAGNE.

Londres. L'enlevement de la chaloupe du roi le Hawk , par deux gardes-côtes Efpagnols en Amérique , a fait la matiere de plusieurs confeils ; quoique le gouverneur de Carthagene l'ait fait relâcher dès qu'il a reconnu qu'elle étoit munie d'une commiffion du roi , on n'en prend pas moins en objet les ordres donnés par la cour de Madrid à tous fes gouverneurs , de ne permettre à aucun navire étranger , foit de guerre , foit marchand , d'approcher des côtes plus près que de 12. lieues , & l'on ne peut voir avec indifférence la vifite & la faifie de plusieurs de nos bâtimens Américains. On apprend de plus , que lors de la remife du port d'Egmont , dans l'ifle de Falkland , il s'étoit élevé des difficultés entre les commandans Anglois & Efpagnols , pour favoir fi la ceflion faite à ces derniers , devoit comprendre l'ifle entiere ou le feul port d'Egmont , d'où il avoit réfulté que les bâtimens Anglois envoyés pour cette remife , étoient revenus fans l'avoir effectuée.

On continue à travailler au canal qui joindra la mer d'Allemagne à la mer d'Irlande, depuis Leids jusques à Liverpool & qui aura 108 milles de long.

Le parlement, qui avait été prorogé au 26 de ce mois, vient de l'être encore jusques au 21 Janvier prochain.

Le duc de Cumberland qui avait épousé la veuve Horton, sœur du colonel Lowtrell, & s'était réfugié en France, a obtenu la permission de repasser en Angleterre, parfaitement reconcilié avec S. M. & la maison royale. L'acte d'exclusion que l'on se propose de passer en parlement préviendra les inconvéniens qui pourraient résulter de ce mariage.

Mannheim le 19. Décembre 1771.

LE 115me tirage de la *lotterie Electorale Palatine* établie à Mannheim par lettres patentes de S. A. S. E. sous la date du 25. Août 1764. s'est exécuté aujourd'hui dans la grande sale de l'hôtel-de-ville, avec les formalités ordinaires. Les Numéros fortis de la roue de fortune sont;

N°. 90. 65. 67. 79. 47.

L'administration Générale instruite de toute

Toute part de l'empressement des étrangers à s'interresser à cette lotterie électorale se fera toujours un plaisir de leur en faciliter les moyens; & comme parmi les actionistes il y en a beaucoup qui aiment à disposer leurs combinaisons sur une certaine progression relative d'un tirage à l'autre, & qui même font d'avance leurs spéculations sur tous les tirages de l'année; nous traçons ici tous ceux de l'année 1772. pour qu'un chacun puisse en consulter les époques à son gré, & préparer ses jeux sur un calcul assuré.

Tirages de 1772. de la lotterie électorale Palatine.

- 116. Jeudi 9. Janvier.
- 117. Jeudi 30. Janvier.
- 118. Jeudi 20. Février.
- 119. Jeudi 12. Mars.
- 120. Jeudi 2. Avril.
- 121. Jeudi 23. Avril.
- 122. Jeudi 14. Mai.
- 123. Jeudi 4. Juin.
- 124. Jeudi 25. Juin.
- 125. Jeudi 16. Juillet.
- 126. Jeudi 6. Août.
- 127. Jeudi 27. Août.
- 128. Jeudi 17. Septembre.

129. Jeudi 8. Octobre.
130. Jeudi 29. Octobre.
131. Mercredi 18. Novembre.
132. Jeudi 10. Décembre.
133. Jeudi 31. Décembre.

Tous ceux qui voudront prendre part à ces différens tirages, & qui désireront pour leur plus grande commodité, correspondre en droiture avec le *Bureau Général* à Mannheim, pourront écrire directement à l'*Administration Générale*, en se servant de l'adresse de M. DE SAINT MARTIN, *Conseiller privé* de S. A. S. électorale; il ne leur sera compté dans toute l'étendue des postes de l'Empire aucuns frais de ports de lettres; & l'*Administration* leur promet la plus exacte & la plus prompte expédition.

T A B L E.

I. PARTIE. ANNALES littéraires de la Suisse

- I. **E**ncyclopédie, ou dictionnaire universel raisonné, des connoissances humaines. Tome VII. Yverdon, 1771. 379
- II. Histoire militaire des Suisses dans les différens services de l'Europe. 388
- III. Commentariolus de antichristo, &c. c'est-à-dire, Dissertation sur l'antechrist. 394
- III. Voyages autour du monde par la frégate la Boudeuse & la flûte l'Etoile, par M. de Bougainville. 396

II. PARTIE. Annales littéraires de l'Europe.

- I. *Elegias* de Propenza, traduites par M. de Longchamp. 408
- II. Le Bourru bienfaisant; Comédie en trois actes & en prose. de M. Goldoni. 421
- III. Abregé chronologique de l'histoire ecclésiastique, civile & littéraire de Bourgogne. 436
- IV. Théâtre du prince Clénerzow Russe. 440

III. PARTIE. Pièces fugitives.

- I. *Zami* & *Xica*, ou la Métémpsychose. 459
- II. L'origine du Prieuré des deux amans. 469
- III. Vers de M. D'Arnaud. 476

IV. PARTIE. *Annales politiques de l'Europe.*

| | |
|----------------------------|-----|
| <i>Turquie.</i> | 480 |
| <i>Russie.</i> | 482 |
| <i>Suede.</i> | 484 |
| <i>Danemarck.</i> | 485 |
| <i>Pologne.</i> | 486 |
| <i>Allemagne.</i> | 498 |
| <i>Italie.</i> | 499 |
| <i>Espagne.</i> | 500 |
| <i>France.</i> | 501 |
| <i>Grande-Bretagne.</i> | 503 |
| <i>Loterie électorale.</i> | 504 |

A P P R O B A T I O N S.

J'ai lu le Journal Helvétique pour le mois de Décembre 1771, & en qualité de censeur de la Seigneurie, j'en ai permis l'impression, le 31 Décembre 1771. P E T I T P I E R R E.

Comme Censeur de la ville de Neuchâtel, j'ai également lu & permis l'impression du Journal Helvétique du mois de Décembre 1771. Neuchâtel, le 31 Décembre 1771. B O I V E.



